

Introduction

« Cohérence », « cohésion » et « pertinence » sont des noms de propriété et, comme tous les noms de propriété, ils ont un sens abstrait dans la mesure où leur usage oblige à concevoir la ou les propriétés auxquelles ils font allusion indépendamment des particuliers susceptibles d’instancier celle(s)-ci. Les propriétés ou qualités que peuvent dénoter ces termes ont bien évidemment évolué depuis leurs premières attestations¹, mais elles tournent toutes autour de l’idée de composition. « Cohérence », « cohésion » et « pertinence » font en effet allusion à la capacité qu’aurait une entité (une chose, une action, une idée, etc.) de s’assembler, de s’associer, de s’ajuster, de « coller », etc., avec une ou plusieurs autres.

Le fait qu’une entité puisse ou non être compatible ou consistante avec telle autre renvoie à une foule d’expériences et de situations où il s’agit de savoir si deux entités α et β peuvent ou non coexister dans un même espace-temps, voire se combiner pour donner naissance à une autre entité δ . Cette question se pose notamment à propos des énoncés que nous échangeons en permanence avec nos semblables, le point étant, en l’occurrence, de savoir si et comment un énoncé doué d’une signification α peut acquérir, au contact de la situation dans laquelle il est produit et/ou au contact d’un énoncé précédent, un sens α' que l’on pourrait ensuite évaluer en termes de vérité/fausseté.

L’enjeu de ces questions n’est pas mince puisqu’il s’agit rien moins que d’essayer de préciser ce qui peut se passer à une étape précoce de la communication, où il serait « simplement » question d’attribuer du sens à un énoncé et de l’ajuster à la situation matérielle dans laquelle il est produit ou au discours dans lequel il

Introduction rédigée par Christophe AL-SALEH et Michel CHAROLLES.

1. Cette acception générique est très sensible en français (voir l’annexe, section I.5) mais on la retrouve dans d’autres langues, avec bien entendu des différences.

s'inscrit. Force est de constater que, malgré l'intérêt de ces interrogations, les notions de cohérence-cohésion et de pertinence n'ont pas fait, jusqu'à une période récente, partie des concepts de base de la philosophie et de la linguistique, comme c'est le cas avec les notions de vérité et de fausseté.

En philosophie, si l'on s'intéresse aux usuels de philosophie français, on constate une définition du terme dans le *Dictionnaire de la langue philosophique* de Paul Foulquié [FOU 62]. Cependant, cette définition, « pertinent : qui répond exactement à la chose en question », ne témoigne pas d'une entrée de la pertinence dans les notions de la philosophie. Il faut attendre le *Grand dictionnaire de la philosophie*, édité en 2003, sous la direction de Michel Blay, pour lire une entrée « pertinence » substantielle, divisée en deux sous-entrées. La première, écrite par Pascal Ludwig, définit cette notion selon le cadre de Sperber et Wilson et insiste sur le fait que la notion de Sperber et Wilson se fonde sur les travaux de Grice. La seconde, écrite par Jacques Dubucs, définit la pertinence, relativement à la « logique pertinente » (dont on trouvera une présentation dans cet ouvrage par François Rivenc, chapitre 6). Le *Dictionnaire de philosophie* de Christian Godin [GOD 04] comprend une entrée « pertinence », qui retient la notion courante, la notion présente en linguistique structurale (« valeur linguistique différentielle d'un phonème dans le contexte structural d'une langue ») et celui de la logique pertinente, mais oublie curieusement la notion de pertinence qui est l'objet du présent volume, et qui est, pourtant, devenue centrale pour la linguistique.

L'usage des notions de cohérence et de pertinence dans les travaux de linguistique est aussi très récent. Pour ce qui est du domaine français, le *Dictionnaire alphabétique des sciences du langage* de Ducrot et Todorov, paru en 1972, et le *Dictionnaire de linguistique* de Dubois, Giacomo *et al.*, paru également en 1972, ne comportent aucune entrée « cohérence »². Les deux ouvrages mentionnent en revanche **pertinent** à la suite du nom **trait**, usage dans lequel l'adjectif commute avec **distinctif**. Mais cet emploi, très courant dans les études structurales de l'époque, était déjà et est toujours différent des emplois moins techniques où l'adjectif est utilisé pour qualifier le fait que certains propos ou comportements ne sont pas appropriés dans certains contextes. Le silence des dictionnaires de linguistique des années 1970 sur la cohérence et la pertinence contraste avec la place que Moeschler et Reboul [MOE 94] accordent à ces notions dans leur *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, paru en 1994, qui comporte plusieurs chapitres sur ces questions. Cet

2. Pour trouver une notice sur la cohérence dans les années 1970, il fallait se reporter, *via* le *Grand Robert*, au *Manuel alphabétique de psychiatrie* d'A. Porot [POR 52] qui offrait une entrée fournie sur « l'incohérence verbale » dans les troubles schizophréniques.

écart s'explique par le développement de la pragmatique qui s'est rapidement imposée comme une branche majeure des sciences du langage.

Née sous les auspices de la sémiotique, comme une partie de celle-ci traitant des relations entre les signes et les usagers des signes [MOR 38], la pragmatique a pris son essor en linguistique avec la diffusion des travaux d'Austin [AUS 75] sur les actes de langage et ensuite de l'article de Grice sur « Logic and Conversation »³ dont l'impact a été très important dans les sciences du langage, d'autant que, comme les études sur les actes de langage, il faisait écho aux analyses conversationnelles et aux études d'ethnologie de la communication alors en pleine expansion. À noter également, dans ce contexte effervescent, l'apport de *Speech acts* de Searle [SEA 69], et, surtout de [SEA 82] qui offrait une taxinomie des actes illocutoires et un modèle explicatif des actes indirects exploitant le principe de coopérativité et les maximes de Grice.

La pragmatique linguistique qui s'est développée sur ces fondements ouvrait un domaine d'étude très large⁴ dont l'extension « après la sémantique » n'était du reste pas clairement délimitée⁵. Le champ des phénomènes considérés comme relevant de la pragmatique s'est toutefois assez vite stabilisé, dans les années 1980, autour de l'interprétation des expressions déictiques et anaphoriques, des présuppositions, des actes de langage directs et indirects, des actes feints, des discours de fiction, des expressions métaphoriques, des énoncés vagues, ironiques, ou proverbiaux, sujets qui sont devenus très vite des « grands classiques » de la discipline⁶, et des manuels d'enseignement.

1.1. L'apport de Grice

Paul Grice a fait ses premières armes philosophiques à Oxford. Il a participé au mouvement dit de la « philosophie du langage ordinaire », avec, notamment, le philosophe J.L. Austin⁷. La philosophie du langage ordinaire consiste en deux

3. Grice H.P., « Logic and Conversation », dans P. Cole et J.L. Morgan (dir.), *Syntax and Semantics 3: Speech Acts*, p. 41-58, New York Academic Press, New York, 1975. La traduction française date de 1979, voir [GRI 79].

4. M. Ariel [ARI 10] parle de « big tent pragmatics ».

5. Voir le titre de la célèbre collection *Pragmatics and Beyond* éditée par Parret et Verschuren à partir de 1980 chez John Benjamins.

6. Voir la table des matières de Levinson [LEV 83], de Moeschler et Reboul [MOE 94] et Ariel [ARI 10].

7. Pour un ensemble d'études sur la philosophie du langage ordinaire, centrés sur la figure d'Austin, voir [LAU 11].

démarches. La première démarche, restrictive, vise à réduire les ambitions de la philosophie de la connaissance traditionnelle en montrant que la plupart des distinctions sur lesquelles elle s'appuie vont en flagrante contradiction avec les normes du langage ordinaire, c'est-à-dire la manière dont une personne qui n'est pas influencée par des théories philosophiques, s'exprime spontanément. La seconde démarche, constructive et positive, propose de renouveler la philosophie en partant d'une analyse empirique des expressions ordinaires. Par exemple, afin de renouveler la question de la liberté de la volonté, on va enquêter sur les expressions que nous employons lorsque notre volonté a été empêchée. Or, le domaine des excuses fourmille d'une très grande variété d'expressions à ce sujet, comme Austin l'a montré, dans son célèbre « plaidoyer pour les excuses » (« A plea for excuses », [AUS 79, p. 175-204]). Ce modèle d'analyse philosophique déborde la cadre de l'analyse conceptuelle qui caractérisait alors ce que l'on appelait la philosophie analytique. L'analyse conceptuelle visait à définir les conditions nécessaires et suffisantes d'usage d'un concept, en s'appuyant sur un principe de Frege d'après lequel c'est l'usage d'un concept dans le contexte d'une expression qui détermine son sens, et pas l'inverse. La méthode de la philosophie du langage ordinaire se démarque de l'analyse conceptuelle. En effet, elle ne cherche pas à déterminer les conditions nécessaires et suffisantes de l'usage d'un concept, mais bien plutôt à rendre explicites les règles qui gouvernent nos pratiques linguistiques. Prenons l'exemple du problème philosophique de la liberté de la volonté. La démarche classique de la philosophie analytique serait de partir d'une analyse conceptuelle du concept de volonté libre, et aurait pour résultat, à partir de cette analyse, de clarifier les problèmes traditionnels. La méthode de la philosophie du langage ordinaire, telle qu'elle est développée par Austin dans son article sur les excuses, aboutit à une enquête empirique sur la pratique, sociale et linguistique, des excuses.

Grice a, cependant, refusé d'adhérer à cet empirisme linguistique, en privilégiant l'analyse conceptuelle [GRI 89, p. 181-185]. Et c'est bien en revenant à cette méthode qu'il a proposé ses célèbres analyses de la signification. Il s'inscrit bien dans la ligne de Frege, car il considère qu'une théorie de la signification doit s'appuyer sur une analyse conceptuelle des conditions nécessaires et suffisantes de l'usage du verbe « signifier » (*to mean*) [GRI 89, p. 87]. Il s'appuie bien, et c'est là sa dette à l'égard de la philosophie du langage ordinaire, sur les expressions ordinaires. Par exemple, il est vrai que le verbe « vouloir-dire » a un usage dans des contextes où l'on parle de *signification naturelle*, comme dans « Le ciel est lourd. Cela veut dire qu'il va pleuvoir », et dans des contextes où l'on parle de signification non naturelle, comme dans « “thanks” veut dire “merci” ». En s'intéressant à la signification non naturelle [GRI 89, p. 88 et suivantes], et toujours en s'appuyant sur la méthodologie de l'analyse conceptuelle, il a été amené à soupçonner que la parenté sémantique commune entre « vouloir-dire », « signifier » et « avoir l'intention de » n'était pas

accidentelle. Utiliser une expression pour s'exprimer, c'est communiquer une intention, et c'est même communiquer l'intention d'être reconnu comme ayant une certaine intention et ayant l'intention de communiquer cette intention. Grice a donc mis en avant que la signification non naturelle était un phénomène qui avait une base psychologique. Tous ses travaux vont viser, par le moyen de distinctions conceptuelles raffinées, et sur la base d'une méthode analytique pointue et systématique, à soutenir ce « tournant psychologique » de la philosophie du langage, en se détachant de plus en plus du « tournant linguistique » de la philosophie, qui a trouvé sa plus claire expression dans la méthode d'Austin. Le geste fondateur de Grice en ce qui concerne les théories de la pertinence et de la cohérence doit être compris dans ce cadre épistémologique [ALS 11].

Le fait que, comme l'explique Grice [GRI 79], certains énoncés puissent communiquer en contexte une signification autre que celle attachée à leur forme d'expression n'a pas spécialement étonné les linguistes, rompus qu'ils étaient aux travaux de lexicographie, de rhétorique et de stylistique consacrés, depuis des siècles, aux emplois dits « figurés ». Ce qui, dans l'approche que Grice proposait de ces phénomènes, a en revanche marqué, c'est la conceptualisation ingénieuse qu'il en offrait avec, à la base :

– un constat : « Nos échanges de paroles ne se réduisent pas, en temps général, à une suite de remarques décousues, et seraient pas rationnels si tel était le cas. Ils sont le résultat, jusqu'à un certain point au moins, d'efforts de coopération ; et chaque participant reconnaît dans ces échanges (toujours jusqu'à un certain point) un but commun ou au moins une direction acceptée » [GRI 79, p. 60] ;

– un principe interprétatif général dit de coopérativité que « l'on s'attendra à voir respecter par tous les participants » stipulant « que votre contribution conversationnelle corresponde à ce qui est exigé de vous, au stade atteint par celle-ci, par le but ou la direction acceptée de l'échange parlé dans lequel vous êtes engagé » [GRI 79, p. 61] ;

– et se déclinant sous la forme de quatre maximes conversationnelles :

- maxime de quantité : règle 1 : « Que votre contribution contienne autant d'informations qu'il est requis (pour les visées conjoncturelles de l'échange) » ; règle 2 : « Que votre contribution ne contienne pas plus d'informations qu'il n'est requis » ;

- maxime de qualité : règle : « Que votre contribution soit véridique » ;

- maxime de relation : règle : « Parlez à propos » (« Be relevant ») ;

- maxime de modalité : règle : « Soyez clair ».

À quoi il faut encore ajouter, explique Grice, que chaque fois qu'un sujet participant à la communication introduit dans un échange parlé ou dans un texte un énoncé enfreignant au principe de coopérativité, il y a déclenchement chez les destinataires d'un raisonnement visant à attribuer une intention communicative « rationnelle » (c'est-à-dire qui fasse sens dans le cotexte et le contexte) aux locuteur(e)s ou rédacteur(e)s. Procédure que Grice paraphrase ainsi :

« Il a dit P, il n'y a pas lieu de supposer qu'il n'observe pas les règles ou, du moins, le principe de coopérativité. Mais, pour cela, il fallait qu'il pense Q, il sait (et sait que je sais qu'il sait) que je comprends qu'il est nécessaire de supposer qu'il pense Q, il n'a rien fait pour m'empêcher de penser Q, il veut donc que je pense ou, du moins, me laisse penser Q, il a donc implicité Q. » [GRI 79, p. 65]

Cette procédure repose sur le fait que l'acte consistant à produire un énoncé n'est pas naturel (ce n'est pas un acte réflexe comme un éternuement) mais intentionnel, et donc sensé [GRI 64]. À supposer par exemple, qu'un vendeur, dans un magasin de sport, demande à un client s'il a un smartphone, après que celui-ci lui a fait part de son désir de se procurer un podomètre, il ne viendra certainement pas à l'esprit dudit client qu'on lui répond complètement à côté. À supposer que cette interprétation lui passe par la tête, il est peu probable qu'il en reste à ce constat. Il cherchera à faire le lien (maxime de relation) avec sa demande, ce qui l'amènera par exemple à penser qu'il se pourrait que les smartphones puissent faire office de podomètres. Semblablement, dans les situations où une personne enchaîne sur un tout autre sujet que ce qui vient d'être dit, comme c'est le cas dans l'exemple rapporté par Grice [GRI 79, p. 54] où une personne B se met à parler du temps qu'il fait juste après que A vient de lui déclarer que Mrs X est « an old bag » (littéralement « un vieux sac »), il y a toutes les chances que A comprenne que B veut lui signifier qu'elle ne souhaite pas échanger plus sur Mrs X, et qu'elle lui a précisément répondu à côté pour qu'elle comprenne cela.

Les procédures d'interprétation des énoncés mises au jour par Grice dans « Logic and Conversation » ont aussi séduit parce qu'elles permettaient de rendre compte de formes d'expression que rien ne rapprochait à première vue, comme par exemple, pour la maxime de modalité : l'obscurité/clarté, l'ambiguïté/univocité, la brièveté/prolixité des propos communiqués, et cela au motif que ces usages peuvent tous donner lieu à des implicatures (« implicatures ») ou inférences contextuelles⁸. Pour comprendre le retentissement en linguistique de « Logic and Conversation », il faut aussi prendre en compte le fait que les idées de Grice s'inscrivaient sans

8. Voir de Saussure, chapitre 4 de ce volume.

problème dans la continuité des conceptions sous-jacentes aux « grammaires » ou « théories du langage » qui diffusait l'idée très générale que les langues sont structurées à différents niveaux associés à des unités de composition de plus en plus ouvertes. On a en effet expliqué, à partir des années 1970, que partant de quelques phonèmes sur lesquels les sujets parlants n'avaient quasiment aucune prise, on passait ensuite au lexique où la liberté des sujets était déjà plus sensible, puis aux syntagmes et phrases qui étaient indéfiniment créatives, et non répertoriables, au contraire des morphèmes (flexionnels et dérivationnels) et des mots qui rentraient dans des lexiques finis sur des périodes finies. Cette « échelle ascendante de liberté » (comme disait à l'époque Jakobson [JAK 63]) culminait au niveau de la phrase qui est contrainte syntaxiquement et sémantiquement par des règles gouvernant la formation des constituants, et leur position dans la phrase. Les contraintes ou régularités formant le noyau de la phrase tiraient leur pouvoir du lexique, comme cela apparaissait clairement avec les verbes qui projettent et gouvernent des compléments et sont au cœur de la phrase. Mais, expliquait-on, autour de ce cœur très solidaire, pouvaient graviter toutes sortes de satellites adverbiaux (compléments circonstanciels effaçables), se rattachant de façon plus ou moins lâche au noyau prédicatif (sujet-prédicat).

On comprend que la phrase, étendue comme on vient de le suggérer, permette d'exprimer à l'oral comme à l'écrit, et sous un format relativement réduit, un nombre incalculable de situations et d'états mentaux. Mais il est bien vite apparu que ce format, même élargi, pouvait être insuffisant, pour décrire certaines situations impliquant un grand nombre de protagonistes, et qu'il fallait aussi tenir compte des contraintes lexico-grammaticales qui varient d'une langue à l'autre⁹. Quoiqu'il en soit, l'idée s'est progressivement imposée que, au-delà de la phrase, les contraintes linguistiques sont moindres que dans la phrase et que le champ de la grammaire, qui régit les constructions, s'arrête à cette unité de composition. Au-delà, il ne reste que les marqueurs de discours comme les anaphores (qui indiquent des relations référentielles entre les participants aux situations dénotées par les phrases et énoncés), les adverbiaux cadratifs (qui indiquent des relations circonstancielles et énonciatives entre situations) et les connecteurs (qui indiquent des relations méta-énonciatives entre les actes de langage exprimés par les énoncés).

Les relations de discours ne sont bien sûr pas systématiquement marquées et, quand elles le sont, les marqueurs qui les explicitent sont en général largement (sous)déterminés. Mais elles n'en demeurent pas moins, et sont à la charge des destinataires qui doivent les inférer. Pourquoi devraient-ils les inférer ? Comment

9. Voir Charolles et Lamiroy [CHA 02] sur les constructions résultatives en français, néerlandais et anglais.

s'y prennent-ils pour les calculer ? Les linguistes, qui n'avaient pas spécialement de réponses à ces questions, n'ont pu, dans ce contexte, qu'accueillir favorablement les vues de Grice sur les principes gouvernant la conversation et les enchaînements discursifs en général.

1.2. Des implications aux inférences et aux modèles massivement inférentiels

Grice [GRI 79] ne parle pas d'inférences mais d'implications, lesquelles, explique-t-il, peuvent être de deux grands types, à savoir : des implications conversationnelles et des implications conventionnelles. Les implications conversationnelles sont défaisables, les locuteurs pouvant toujours se rétracter et prétendre, après coup, qu'ils n'avaient pas pour intention de les communiquer (voir de Saussure, chapitre 4 de ce volume). Les inférences de pontage que l'on trouve dans les dialogues du genre de *A : La poubelle est pleine / B : Je suis crevé* (dans une cuisine) sont typiquement défaisables. B s'attend à ce que sa réponse soit comprise comme voulant dire qu'il n'a pas l'intention d'aller vider la poubelle, mais il pourrait toujours prétendre, devant la réaction de A, ne pas avoir voulu dire cela. L'implication est aussi généralisée dans la mesure où le sens communiqué par le second énoncé ne dépend d'aucune forme d'expression identifiable en son sein, ni dans l'énoncé précédent. Les implications conversationnelles généralisées, explique Grice, doivent être différenciées des implications conversationnelles particulières qui découlent de l'usage d'une forme d'expression identifiable dans l'énoncé, comme c'est le cas dans *Il y a un chien dans le jardin* où l'inférence que le chien en question n'est pas celui du locuteur résulte directement de l'emploi de l'indéfini *un chien*.

Les implications que Grice appelle conventionnelles se différencient des implications conversationnelles en ceci qu'elles sont déterminées par le sens des expressions linguistiques employées. La présence de *donc* dans *Il est anglais donc il est courageux* signale ainsi que le fait qu'une certaine personne soit courageuse est une conséquence du fait qu'elle est anglaise. Mais, précise Grice [GRI 79, p. 60], en se mettant à la place du locuteur :

« tout en ayant déclaré qu'il est anglais et qu'il est courageux, je ne veux pas dire par là que j'ai vraiment DIT (au sens fort) que de son anglitude découle son courage, bien que sans aucun doute je l'ai implicite. Je ne veux pas dire que cette phrase que je prononce serait (au sens strict) fautive s'il s'avérait que la conséquence en question ne se vérifiait pas. »

Les implications conventionnelles sont proches des implications conversationnelles particulières, sauf qu'elles sont plus facilement rétractables que ces dernières et moins dépendantes de la présence d'une forme particulière dans l'énoncé. Dans *Il est anglais donc il est courageux*, l'inférence que « il est courageux » découle de « il est anglais » et elle resterait possible sans *donc*, alors que, dans *Il y a un chien dans le jardin*, l'implication que le chien n'est pas le chien du locuteur (ou connu du locuteur) disparaîtrait si on remplaçait l'indéfini *un chien* par *le* ou *votre chien*.

À proprement parler, Grice ne tire pas de ses analyses un « modèle d'interprétation », mais il est possible d'extrapoler ses propos dans ce sens. C'est ce que font Bezuidenhout et Cooper [BEZ 02, p. 433] qui parlent, au sujet des analyses de Grice, de modèle LSF (*Literal-First Serial*) :

« L'auditrice/teur doit d'abord récupérer la proposition minimale exprimée par un énoncé avant de s'engager dans des traitements pragmatiques. Bien sûr, l'accès à la proposition minimale passe par la mise en œuvre de processus de résolution de la référence et de désambiguïsation. Mais aucune opération pragmatique ne peut intervenir avant que le contenu propositionnel ait été complètement traité. Le modèle prévoit de surcroît que l'interprétation minimale [littérale] restera accessible, même dans les contextes favorisant l'interprétation enrichie, où l'interprétation minimale doit être rejetée comme dépassée. »

Le fait que l'interprétation littérale doive rester accessible à l'interprète après que l'interprétation pragmatique l'a éliminé est assez facile à illustrer. Il suffit de penser aux énoncés sarcastiques antiphrastiques du type de « C'est du propre » pour signifier le contraire, ou à l'interprétation de proverbes du genre de « Avec la gêne, il n'y a pas de plaisir » devant une personne qui pique dans votre assiette.

La classification des implications aussi bien que le modèle d'interprétation que l'on peut tirer des analyses de Grice ont suscité un grand nombre de mises au point et de discussions (voir de Saussure, chapitre 4 et Zufferey, chapitre 5 de ce volume). Comme il s'agissait de rendre compte du fait que certaines informations peuvent être régulièrement communiquées sans être dites, les débats ont porté pour une bonne part sur la question de savoir :

– quelles informations, parmi celles communiquées dans tel ou tel contexte, pouvaient être considérées comme exprimées linguistiquement et lesquelles ne pouvaient pas être considérées comme telles ;

– jusqu’à quel point les sujets qui mettent en œuvre ces processus d’interprétation peuvent avoir conscience des traitements qu’ils imposent aux données linguistiques.

Beaucoup d’auteurs sont intervenus sur ces sujets, en particulier : Recanati [REC 89, REC 07] ; Sperber et Wilson [SPE 86, WIL 12] ; Bach [BAC 64] ; Belleri [BEL 13] ; Carston [CAR 02, CAR 08] ; Jaszczolt [JAS 19a, JAS 19b]. Si l’on prend les positions défendues par Recanati qui a beaucoup contribué au débat (notamment [REC 07]), il est intéressant de relever, sans entrer dans les détails, que, pour lui, seules les implicatures du genre de *Il est anglais. Il est courageux* ou *La poubelle est pleine. Je suis crevé* sont purement pragmatiques. Les implicatures de ce type ne sont en effet pas déclenchées par une expression linguistique particulière, elles résultent du seul fait que le second énoncé est produit à la suite du premier. Elles relèvent de processus pragmatiques que Recanati qualifie de « secondaires » parce qu’ils interviennent après les processus pragmatiques qu’il appelle « primaires », qui sont à l’interface de la sémantique. Ces processus primaires sont de deux types. Les processus dits de saturation (assignation de valeurs aux expressions indexicales, ou de référents à des expressions anaphoriques) sont déclenchés par l’usage d’expressions linguistiques et ils impliquent des traitements de bas en haut. Les processus dits d’enrichissement libre, qui sont plus proches des processus secondaires, contribuent à spécifier l’interprétation sémantique quoiqu’ils ne se rattachent pas à une forme linguistique particulière. Il en va de la sorte avec par exemple *Marie a sorti sa clé et a ouvert la porte* que l’on comprend spontanément comme signifiant qu’elle a ouvert la porte avec sa clé, quoique cela ne soit pas dit. De même, avec les cas de transferts métonymiques du genre de *L’omelette au jambon est partie sans payer*, de Nunberg [NUN 78] repris et discuté par Recanati et nombre de linguistes.

Les processus pragmatiques primaires de Recanati [REC 07] peuvent être considérés comme prépositionnels du fait qu’ils pèsent sur l’interprétation véridictionnelle des phrases, voire même, pour les saturations, du fait qu’ils la conditionnent ; au contraire des processus secondaires qui interviennent après que la forme logique sous-jacente aux phrases a été complétée. Autre différence cruciale, pour Recanati, les processus secondaires sont accessibles à la conscience de l’interlocuteur qui les développe, alors que les processus primaires sont sub-personnels (non conscients).

Quoiqu’il accorde une grande place au rôle du contexte dans l’interprétation, Recanati ne souscrit pas aux conceptions ultra-contextualistes (dont le représentant le plus radical est sans doute Charles Travis [TRA 00]), d’après lesquelles on ne peut exprimer une proposition déterminée que sur un fond « d’arrière-plan de

présuppositions inarticulées » qui sont inépuisables comme par exemple le fait que si on commande un steak au restaurant on ne s'attend pas à ce qu'on nous le serve cuit dans du béton, ou baignant dans de l'acide, etc. Recanati conteste aussi, *contra* Searle, que le fait que l'on ne puisse pas statuer sur la vérité/fausseté d'une phrase comme *Oscar coupe le soleil* mène fatalement au contextualisme radical pour la simple raison que l'on n'a pas connaissance des conditions particulières dans lesquelles cette phrase pourrait être vraie ou fausse. Bien que ces conditions fassent effectivement défaut, la connaissance du langage permet toujours de concevoir une situation dans laquelle son contenu propositionnel serait vérifié.

Si les conceptions de Recanati [REC 07] s'inscrivent encore assez naturellement dans le prolongement de celles de Grice, celles développées par Sperber et Wilson [SPE 86] dans la même période sont à l'origine d'un courant assez différent qui s'est progressivement constitué autour de leur théorie de la pertinence¹⁰. Sperber et Wilson s'intéressent comme Recanati aux implications contextuelles mais ils ne partagent pas l'idée que les auditeurs/lecteurs devraient aller au-delà de ce qui est dit seulement dans les emplois où ce qui est dit semble enfreindre un principe de coopérativité (ou autre). Ils ne souscrivent pas non plus à l'idée que pour modéliser ce qui peut se passer dans la communication, le contexte devrait n'intervenir qu'en fin de parcours, après que les interlocuteurs ont pu interpréter véridictionnellement le contenu propositionnel des phrases. Dans la présentation qu'ils donnent de leur théorie de la pertinence en 2012, Sperber et Wilson expliquent que celle-ci repose sur deux principes généraux dits respectivement de cognition et de communication :

Principe de cognition : « La cognition humaine tend à rechercher la pertinence maximale. »

Principe de communication : « Tout acte de communication notoire véhicule l'hypothèse qu'il est maximale pertinent. » [WIL 12]

Ces deux principes ne valent pas que pour la communication verbale, ils s'appliquent aux comportements humains non naturels (non réflexes), de sorte que la théorie de la pertinence offre un modèle de la compréhension en général. Pour ce qui est de la communication linguistique, cette théorie prévoit que les auditeurs développent en temps réel des « inférences interprétatives » satisfaisant au principe de pertinence maximale, ce qui implique en particulier d'enrichir le sens explicite et implicite encodé par les phrases et de le compléter par des conclusions tirées de la reconnaissance de ce sens et de la connaissance du contexte. Le tout, en suivant une

10. Voir de Saussure, chapitre 4 de ce volume.

« heuristique de compréhension théoriquement pertinente » (« relevance-theoretic comprehension heuristic » [WIL 12, p. 7]) prévoyant que les destinataires s'arrêtent à la première interprétation qui leur paraît suffisamment pertinente.

Sperber et Wilson expliquent, comme Recanati, que les énoncés sont ajustés et enrichis sémantiquement et pragmatiquement au fur et à mesure du traitement en temps réel, mais ils ne souscrivent pas à la différence que Recanati établit entre les processus primaires et secondaires. Pour Recanati [REC 07], les processus pragmatiques primaires mis en œuvre dans la compréhension ne sont en effet pas inférentiels :

« C'est seulement quand le processus normal d'interprétation – processus spontané et irréflecti – produit des résultats bizarres qu'un authentique processus d'inférence intervient au cours duquel nous exploitons les indices dont nous disposons concernant les croyances et intentions du locuteur afin de déterminer ce qu'il peut bien vouloir dire. » [REC 07, p. 63]

Alors que, pour Sperber et Wilson, tous les processus en jeu dans l'interprétation pragmatique sont inférentiels. Les processeurs pragmatiques qui mettent en branle les inférences sont de deux types : quand tout se passe bien aux niveaux sémantique et pragmatique, ils sont infra-personnels, automatiques et rapides, par contre quand ce n'est pas le cas, ils sont réflexifs et conscients. Mercier et Sperber [MER 09] différencient ainsi les inférences intuitives (relevant du système 1) qui sont rapides, sans efforts, automatiques et plutôt inconscientes et les inférences réflexives (système 2) qui sont lentes, conscientes et laborieuses. Ces deux systèmes inférentiels sont pris en charge par des modules spécialisés et ils peuvent avoir comme inputs des données sensorielles (visuelles, etc.) aussi bien que conceptuelles, en l'occurrence, des représentations mentales (croyances) ou publiques (énoncés).

Le modèle préconisé par Recanati n'est que localement inférentiel au contraire de la théorie de la pertinence qui est un modèle massivement inférentiel. Mais, dans les deux cas, les traitements sont locaux et parallèles et ils entrent en compétition. Tout en reconnaissant qu'il admet que « l'interprétation littérale doit venir en premier, dans la mesure où l'interprétation dérivée est dérivée d'elle au moyen de l'enrichissement, du relâchement ou du transfert », Recanati [REC 04] n'en tire pas que le sens littéral doit être traité en premier :

« Le sens littéral n'a pas de privilège compositionnel par rapport aux sens dérivés ; ils sont en concurrence et il est possible que tel sens dérivé soit élu (s'il cadre avec le contexte d'ensemble de l'acte de

discours) tandis que l'interprétation littérale est limitée. » [REC 07, p. 49-50]

Comme on le voit bien, dit-il, avec l'exemple de l'omelette au jambon qui est partie sans payer, où on ne passe pas d'abord par le sens littéral. Le plus souvent :

« Tous les candidats, qu'ils soient littéraux ou dérivés, sont traités en parallèle comme autant de rivaux. Quand apparaît une interprétation qui s'accorde bien avec le contexte d'ensemble, c'est elle qui est sélectionnée (autrement dit, c'est elle qui subit la composition sémantique) tandis que les autres candidats sont écartés. » [REC 07, p. 49]

Pour Recanati, seules les implications conversationnelles impliquent qu'il y ait inférence plus conscience, seules elles satisfont à la condition d'accessibilité des prémisses qui suppose que « le sujet est conscient de la relation entre l'implication et ce qui est dit », donc qu'il y a deux jugements couplés l'un avec l'autre et un vrai raisonnement. Mais, précise-t-il, une « inférence tacite » suffit¹¹ : « pas besoin que le sujet ait lui-même les capacités de la rendre réflexive » [REC 07, p. 81].

Ces divergences d'analyse sont importantes mais il n'y a pas vraiment « incommensurabilité » entre les conceptions défendues par Recanati et les partisans de la théorie de la pertinence. Recanati comme Sperber et Wilson partagent l'idée que les processus inférentiels sont opportunistes, que l'ordre dans lequel ils se mettent en branle n'est pas linguistiquement prédéterminé. Ils considèrent également, mais dans des termes différents, que ces processus peuvent être de deux types : primaires ou secondaires pour Recanati, relever de deux systèmes différents (système 1 ou 2) pour les partisans de la théorie de la pertinence. Distinction qui est au demeurant largement partagée (sous d'autres vocables) dans les travaux sur la compréhension du langage (voir ci-après). De même encore, ils admettent que le passage des processus automatiques, inconscients, aux systèmes attentionnels, conscients, réfléchis, survient quand l'interprétation devient notoirement problématique, ce qui ne va pas sans rappeler l'idée grecienne d'infraction à un principe régulateur comme le principe de coopérativité (ou un autre). Bref, les divergences entre les deux courants ne sont pas si grandes qu'il peut paraître, au point d'ailleurs que Bezuidenhout et Cooper Cutting [BEZ 02, p. 444] expliquent que :

« le modèle fondé sur les idées des théoriciens de la pertinence ainsi que sur celles de Recanati [1991, 1995] que nous appelons modèle de

11. Pas besoin qu'elles soient conscientes, explicites et occurrentes autrement dit « CEO » (dans la terminologie de Carpintero).

traitement pragmatique local (*Local Pragmatic Processing*), suppose que le traitement pragmatique a un caractère local et que l'ensemble de l'éventail des traitements pragmatiques peuvent être mis en œuvre dès que le premier mot d'une phrase a été rencontré. Les concepts lexicaux qui sont constitutifs de la forme logique de l'expression de l'énoncé sous-déterminent ce qui est dit par l'énonciation. Ces concepts lexicaux devront être traités pragmatiquement, en passant par des processus tels que l'enrichissement ou la relaxation [*loosening*]. Les résultats de ces traitements locaux et simultanés sont des concepts *ad hoc*, qui deviennent les constituants d'une représentation globale de la proposition exprimée par cette énonciation, c'est-à-dire une représentation de ce qui est dit dans le contexte enrichi comme prévu par les modèles contextualistes. »

Bezuidenhout et Cooper Cutting [BEZ 02] opposent ce modèle au modèle LSF (*Literal-First Serial*) que l'on vient de présenter, mais aussi à un autre modèle qu'ils appellent RP (*Ranked Parallel Model*, pour modèle parallèle hiérarchique) dans lequel :

« les interprétations à la fois minimales et enrichies sont traitées concurremment dans tous les contextes [...]. Ce traitement amène, le plus souvent, à une interprétation idiomatique non littérale qui est la plus accessible, ce qui fait que, dans les cas où l'interprétation intentionnée est l'interprétation littérale, sa récupération exige un surcoût de traitement. » [BEZ 02, p. 444-445]

Ce modèle permet d'expliquer pourquoi le traitement de l'interprétation minimale peut effectivement dans certains contextes prendre plus de temps que le traitement de l'interprétation enrichie¹². Pour donner une idée de ces contextes, il suffit de penser à une phrase contenant un syntagme verbal (SV) comme *mettre les pieds dans le plat* dont le sens idiomatique est bien plus fréquent que le sens littéral. Le modèle RT prédirait qu'avec de tels SV, même dans les contextes biaisés en faveur du sens littéral du genre de :

« [...] La sœur de John avait caché les cadeaux sous la table de la salle à manger. Elle lui avait acheté de la vaisselle pour le studio dans lequel il venait d'emménager. Il prit place à côté de sa sœur, et **il mit tout de suite les pieds dans le plat.** »

12. C'est précisément pour expliquer les données comportementales qu'ils ont recueillies dans une expérimentation psycholinguistique que Bezuidenhout et Cooper Cutting [BEZ 04] renvoient au modèle RP induit des travaux de Gerrig [GER 89] et de Gibbs [GIB 97, GIB 02].

les lecteurs devraient avoir plus de mal à traiter une suite comme (j) qu'une suite comme (i) :

- (i) au sujet de l'argent qu'il lui avait prêté
- (j) où elle avait disposé d'autres cadeaux

Les phrases testées par Bezuidenhout et Cooper Cutting [BEZ 02] pour évaluer ces trois modèles portent sur des énoncés scalaires (du type de : *il avait besoin de six personnes*) qui peuvent se prêter à une interprétation soit minimale (« exactement six ») soit enrichie (« au moins six ») dans un contexte biaisé en faveur soit de l'interprétation minimale, soit de l'interprétation maximale, avec ensuite un jugement de paraphrase. Les données recueillies par les auteurs vont globalement dans le sens des prédictions du modèle parallèle hiérarchique (RP), mais, de l'avis des auteurs, elles appellent des investigations complémentaires, ne serait-ce, expliquent-ils, que parce que l'on peut douter que les sujets accèdent effectivement aux significations littérales (comme prévu dans le modèle RP).

Dans la même veine expérimentale, Sternau, Ariel, Giora et Fein [STE 15] présentent les données d'une étude comportementale sur « le statut et la réalité psychologique » des niveaux d'interprétation distingués dans les travaux sur la compréhension des énoncés en contexte par Recanati, Sperber et Wilson, Carston *et al.* Le matériel élaboré par les auteurs pour cette expérimentation est constitué de courtes transcriptions de dialogues qui incluent une phrase déclencheuse (*trigger*) biaisant l'interprétation en faveur soit (a) du sens linguistique (littéral), soit (b) du sens linguistique enrichi (« explicature »), soit d'une implicature (c) forte ou (d) faible. Cette phrase est ensuite suivie par une phrase contexte neutre et par la phrase cible qui sont identiques dans toutes les versions (le matériel est traduit en français pour donner une idée de son contenu) :

« Un étudiant frappe à la porte du bureau de son professeur.

Professeur : Oui ?

Étudiant (en ouvrant légèrement la porte) : *Excusez-moi. Est-ce que je pourrais vous rencontrer maintenant ?*

Phrase déclencheuse [biaisant en faveur du] :

a. sens linguistique (littéral)

Professeur : *Oui, mais la rencontre sera brève*

b. sens linguistique enrichi (explicature)

Professeur : *Oui, mais elle sera brève*

c. sens fortement implicite (implicature forte)

Professeur : *Oui, mais là je n'ai pas beaucoup de temps*

d. sens faiblement implicite (implicature faible)

Professeur : *Oui, j'aurais aimé qu'on puisse s'asseoir pour un bon moment*

(Phrase contexte non biaisée) *S'il vous plaît, asseyez-vous*

(Phrase cible) *Selon le professeur, la réunion sera courte* »

Les sujets prennent connaissance de chaque texte (dans une seule des conditions) qui s'affiche sur un écran d'ordinateur phrase par phrase. Juste après lecture de la phrase-cible, ils doivent indiquer s'ils la trouvent vraie (oui) ou fausse (non) et ensuite évaluer leur jugement sur une échelle de confiance.

Le classement des interprétations privilégiées par les sujets est le suivant :

a (sens linguistique) = b (sens linguistique enrichi) > c (sens fortement implicite) > d (sens faiblement implicite)

Le classement des jugements de degré de confiance est identique, mais il n'en va pas de même lorsque l'on prend en compte les temps de latence mis par les sujets pour confirmer leur jugement où la seule différence significative est la suivante :

a (sens linguistique) = b (sens linguistique enrichi) < c (sens fortement implicite) = d (sens faiblement implicite)

Dans une seconde expérience, sur du matériel du même type mais que les sujets pouvaient lire et relire, ils devaient juger si les phrases-cibles qui leur étaient présentées étaient rétractables ou non. Le classement qui ressort est le suivant :

a (sens linguistique) > b (sens linguistique enrichi) > c (sens fortement implicite) > d (sens faiblement implicite)

Ces résultats, expliquent les auteurs, montrent que chacun des niveaux de sens différenciés peut fonctionner comme l'interprétation interactionnelle privilégiée (PII) :

« Les résultats de la première expérience sont compatibles avec les prédictions de la Théorie de la Pertinence, du fait qu'ils montrent que les significations purement linguistiques et enrichies par des explications pragmatiques présentent le même degré de force et donc la même chance de fonctionner comme PII. [...] Les résultats de

l'expérience 2 plaident par contre en faveur du modèle gricéen (Minimalist) du fait qu'ils montrent que le sens purement linguistique peut être encore moins dénié que le sens enrichi (Explicature). » [STE 15, p. 99]

Les deux études comportementales que l'on vient de passer rapidement en revue testent des « modèles » d'interprétation d'inspiration philosophique, qui remontent aux analyses de Grice. L'évolution vers des approches expérimentales de ce type est assez récente, et l'on peut effectivement parler, avec Carston [CAR 02], de « virage » cognitif¹³, virage qu'illustre bien aussi cet extrait de Wilson et Sperber :

« Le défi est précisément d'expliquer comment les langues qui sont des systèmes formels fermés peuvent apporter des indications qui, combinées avec celles fournies par le contexte ouvert et dynamique, permettent aux auditeurs d'accéder aux significations visées par les locuteurs. Les méthodes à utiliser sont celles de psychologie cognitive ; incluant la modélisation des traitements cognitifs, des tests expérimentaux, des études sur les pathologies de la communication (autisme, par exemple), avec des ouvertures sur l'évolution. » [WIL 12, p. 27]

1.3. Vers une autre conception de la « cohérence » ?

Depuis les années 1970¹⁴, un grand nombre de travaux de psycholinguistique s'attachent à modéliser les traitements cognitifs en jeu dans la compréhension du langage. Ces travaux, fondés sur des études comportementales, et maintenant de neuro-imagerie, apportent des données sur le déroulement temporel des traitements accomplis par les sujets, le plus souvent dans des tâches de lecture de phrases et de textes. Les textes soumis aux sujets peuvent être plus ou moins cohérents et cohésifs et il y a toute une littérature qui, depuis les premiers travaux de Kintsch et Van Dijk [KIN 78], explore ces sujets, avec une foule de publications et de discussions notamment dans le *Journal of Pragmatics* (fondé en 1977) et surtout dans *Discourse Processes* (fondé en 1978) et dans les grandes revues de psychologie (voir Colonna, chapitre 3 de ce volume).

13. Ce virage paraît rétrospectivement s'imposer car quand on travaille sur la façon dont les énoncés peuvent être interprétés en contexte, « les processus psychologiques grâce auxquels tout cela se produit ne sont pas quelque chose qu'on puisse déterminer en philosophant dans un fauteuil » (Soames cité par Recanati, note p. 81).

14. Et même avant, si l'on pense aux travaux de Bartlett (1932).

Dans les études sur la compréhension, le « Construction-Integration (C-I) Model » de Kintsch [KIN 88, KIN 95] fait figure de modèle *princeps*, avec par ordre de descendance (plus ou moins directe) et sans prétention d'exhaustivité : les « Modèles de Situation » (Tapiero [TAP 07] pour une synthèse), le « Structure Building Framework » de Gernsbacher [GER 90], l'« Event Indexing Model » de Zwaan, Langston et Graesser [ZWA 95, ZWA 98]), le « Landscape Model » de van den Broek *et al.* [BRO 11, RAP 05] ; le « RI-Val Model » (Résonance Intégration-Validation) de O'Brien *et al.* [OBR 92, OBR 98, OBR 16]¹⁵.

Nous allons brièvement présenter le modèle RI-Val qui reprend certaines idées du modèle C-I de Kintsch et ouvre sur les approches « Good Enough » de Ferreira *et al.* dont nous dirons quelques mots dans la foulée. Ces travaux très psychologiques sont assez éloignés – théoriquement et méthodologiquement – des approches philosophiques. Rares sont les auteurs travaillant dans ces courants qui mentionnent Grice, la théorie de la pertinence ou, du côté linguistique, Halliday et Hasan.

O'Brien et Cook, qui sont à l'origine du modèle RI-Val, commencent par rappeler que, dans le modèle C-I de Kintsch, les opérations impliquées dans la phase de construction (C) sont totalement passives et dérivées de règles assez « frustes ». Ces opérations ont pour sortie un réseau associatif de contenus propositionnels reliés (mais pas nécessairement de façon cohérente) aux contenus du texte en cours. Les processus d'intégration (I) opèrent sur ces réseaux partiellement reliés, jusqu'à ce qu'ils se stabilisent, *via* des mécanismes de convergence passive prévus dans les modèles connexionnistes. Quand les processus de construction et d'intégration ne débouchent pas sur un état stable, le cycle construction-intégration doit être réinitialisé.

O'Brien et Cook [OBR 16] distinguent dans ces processus deux niveaux de base. D'abord, une phase d'activation des informations qui est purement associative. Cette phase, dite de résonance (« R process »), est suivie d'une phase d'intégration (I) au cours de laquelle les informations issues du premier niveau sont reliées entre elles dans la mémoire de travail des sujets en fonction de la facilité avec laquelle ces informations peuvent s'ajuster entre elles (« goodness of fit », [OBR 16, p. 253]). Les opérations impliquées dans ces phases sont proches des processus C-I de Kintsch, mais les auteurs prévoient qu'ensuite elles font l'objet d'une procédure de validation (Val) en regard des connaissances des sujets. Cette phase met en œuvre des processus d'assemblages partiels de patrons relationnels simples et passifs

15. Pour deux présentations de synthèse relativement récentes, voir [GER 13] et [ZWA 06].

(« simple, passive pattern-matching processes », p. 253) au cours desquels les liens sont mis en correspondance en fonction des traits sur lesquels ils jouent.

Beaucoup de points mériteraient d'être précisés mais, pour les questions qui nous préoccupent, il suffira de retenir que le modèle RI-Val repose sur trois grandes hypothèses directrices que O'Brien et Cook présentent ainsi :

« i) les processus d'activation, d'intégration, et de validation sont passifs de par leur nature ; de là il découle que chaque fois qu'un processus démarre, il va jusqu'à son terme (« completion »), [qui est] un état stable ;

ii) les processus d'activation, d'intégration, et de validation sont parallèles et asynchrones. Chaque processus opère à la sortie de l'étape précédente ; cependant une fois qu'un processus a démarré, l'ensemble des trois processus prévus entrent en action, et avancent en parallèle. [...] ;

(iii) le point jusqu'auquel les processus d'activation, d'intégration, et de validation doivent aller est défini comme le seuil de cohérence. » [OBR 16, p. 254-255]

Les trois courbes de la figure I.1 (reproduction de O'Brien et Cook [OBR 16, p. 254] illustrent les processus d'activation, d'intégration et de validation prévus dans le modèle RI-Val.

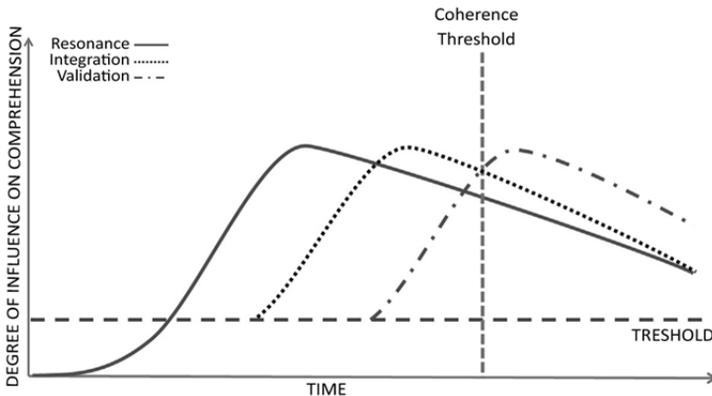


Figure I.1. Processus parallèles et asynchrones prévus dans le modèle RI-Val.
Reproduction de O'Brien et Cook [OBR 16]

Le seuil de cohérence (ligne verticale en pointillé) indique le moment du traitement où le degré d'assemblage des processus de validation atteint un niveau suffisant pour que le lecteur puisse avancer dans le texte.

Pour préciser en quoi ce degré d'assemblage théorique peut être dit « de cohérence », nous allons partir d'un exemple concret, en l'occurrence une expérimentation de Cook [COO 16] sur le traitement des SN définis anaphoriques (*la/le N*), selon que ceux-ci renvoient correctement ou non correctement à un SN indéfini (*une/un N*) introduit précédemment. Le matériel testé se présente comme suit (texte traduit en français) :

Introduction :

Terry aimait beaucoup la musique classique. Elle passait le plus clair de son temps à en écouter dans sa chambre et en voiture.

Antécédent correct :

Terry décida que ce serait amusant d'apprendre à jouer elle-même. Elle se rendit dans un magasin d'instruments de la ville voisine. En entrant dans le magasin, elle vit un beau violoncelle. L'instrument imposant était presque plus gros qu'elle. [...]

Arrière-plan :

Quand Terry rentra à la maison, elle trouva un message de son amie Bill sur son répondeur. [...] Quand Jill demanda à Terry ce qu'elle avait fait de nouveau.

Phrases de reprise et d'empiètement (« spillover ») :

*Terry lui montra le violoncelle qu'elle avait acheté.
Elle essaya même de jouer quelques notes.*

Fermeture :

Terry a dit à Jill qu'elle allait commencer à s'entraîner le soir même.

Les trois conditions suivantes sont manipulées :

Condition avec antécédent correct

... elle vit un beau violoncelle...

Condition avec antécédent incorrect-hautement-associé

... elle vit un beau violon...

Condition avec antécédent incorrect-faiblement associé

... elle vit un beau hautbois...

Les sujets ne lisent le texte que dans une condition, ils le font avancer phrase par phrase, chaque phrase nouvelle effaçant la précédente. Après lecture de la phrase de clôture, les sujets doivent répondre (oui/non) à une question de compréhension. Les temps de lecture des phrases de reprise et d’empiètement (« spillover ») sont enregistrés.

Le matériel testé par Cook [COO 16] est assez particulier : la reprise de l’antécédent est fidèle dans les reprises « correctes » (*un violoncelle... le violoncelle*), et non fidèle dans les reprises « incorrectes » où les groupes nominaux GN antécédents et anaphoriques peuvent être soit fortement associés (*un violon... le violoncelle*), soit faiblement associés (*un hautbois... le violoncelle*). Les GN définis de la phrase test ne sont en fait « incorrects » que si on les interprète comme coréférant avec le GN source indéfini. Normalement, ils ne devraient pas pouvoir renvoyer à ce référent. Sauf que le contexte favorise cette interprétation : il est en effet question, dans les trois cas, d’instruments de musique. La phrase de reprise fait par ailleurs explicitement allusion à la situation dans laquelle le GN indéfini est introduit et le texte subséquent ne mentionne aucune autre chose que le personnage aurait pu acheter dans le magasin en question. Dans ces cas dits « incorrects », l’interprétation coréférentielle est donc forcée et il y a conflit entre le sens codé linguistiquement et le sens imposé par le contexte.

Cook [COO 16] prévoit que, lorsque les sujets vont rencontrer le GN défini anaphorique de reprise, il y aura réactivation dans leur mémoire (résonance) d’informations déjà introduites dans le texte. À savoir qu’ils devraient se souvenir qu’il a déjà été question d’un instrument de musique. Dès que cette réactivation dépassera un seuil minimum¹⁶, il y aura intégration de l’anaphore (de son contenu) avec celui déjà activé lors de l’installation de l’antécédent. Cette intégration dépend de la possibilité d’établir un lien d’ajustement positif (« goodness of fit ») entre le contenu de la phrase de reprise et de la phrase accueillant le SN indéfini antécédent. Après cette étape, qui devrait être assez facile vu le parallélisme des situations dénotées par les phrases d’accueil du SN indéfini (source) et défini (de reprise), les sujets devraient commencer à valider (Val) le modèle de discours en cours, et c’est seulement à cette étape que la discordance entre l’anaphore et son antécédent devrait leur apparaître dans les conditions faiblement et surtout fortement « incorrect », et que donc on devrait observer des différences de temps de traitement des phrases de

16. Voir la ligne horizontale en pointillé dans la figure I.1.

reprise empiétant possiblement sur la phrase suivante (« spillover ») entre les trois conditions.

Des données recueillies par Cook, il ressort effectivement que :

« le temps nécessaire pour traiter les anaphores varie en fonction de la facilité d'ajustement entre l'anaphore et l'antécédent ; les reprises anaphoriques incorrectes mais fortement apparentées ont été traitées plus rapidement que les reprises incorrectes et peu apparentées. Et cela quelle que soit la distance entre l'anaphore et l'antécédent. Cependant, l'augmentation des temps de lecture dans les conditions "incorrect" débordent sur la phrase suivante, les lecteurs ont continué à valider les anaphores en lien avec les informations qu'ils avaient en mémoire, d'où des difficultés pour traiter la phrase suivante (*spillover sentence*) aussi bien dans les conditions fortement et faiblement apparentées. » [COO 16, p. 1 171]

Ces données, explique Cook :

« vont dans le sens de la littérature sur les traitements superficiels (*shallow processings*) et sur le traitement des anaphores, du fait qu'elles démontrent que le traitement initial des expressions anaphoriques non ambigus mais anormales semble fondé sur la façon dont elles peuvent positivement s'ajuster (*goodness of fit*) aux contenus qui sont actifs dans la mémoire au moment où ces expressions sont employées. Cette étape ne représente cependant pas le dernier stade du traitement des anaphores ; les lecteurs valident ensuite ces liens initiaux par rapport aux informations en mémoire. » [COO 16, p. 1 171]

Nous allons revenir dans un instant à la cohérence et aux seuils de cohérence, mais, pour ce qui regarde la nécessité des processus de validation et leur « passivité », nous allons dire quelques mots de l'« epistemic Stroop effect » mis au jour par Richter dans une série d'expérimentations. Pour Richter [RIC 05], comme pour la plupart des chercheurs travaillant sur la compréhension, il est tout à fait vraisemblable que les lecteurs exploitent les connaissances qu'ils peuvent avoir des faits mentionnés dans les textes au fur à mesure qu'ils en prennent connaissance, ne serait-ce que pour ajuster le contenu des énoncés arrivants avec ceux qu'ils viennent d'intégrer. Cette hypothèse s'impose d'autant plus si, comme c'est le cas des chercheurs dont on vient de parler, ils adhèrent à l'idée que la compréhension met en œuvre, dans un premier temps, des traitements passifs, superficiels, asynchrones, etc., qui sont très

efficaces mais ont toutes les chances d'exposer les sujets à quantité d'imprécisions, d'erreurs et d'inconsistances.

C'est pour tester cette idée que Richter a mis au point un paradigme expérimental astucieux inspiré d'expériences conduites par Stroop dans les années 1930 sur la façon dont les sujets traitent des noms de couleur selon que ceux-ci sont écrits dans la même couleur que celle dénotée par leur nom ou dans une encre d'une autre couleur (« bleu » écrit en bleu ou rose).

Dans une première expérience, les sujets testés par Richter voyaient des mots s'afficher l'un après l'autre sur un écran d'ordinateur pendant une durée fixe (300 ms). Ces mots formaient progressivement une phrase, qui s'arrêtait sur un terme spécifique. Les sujets devaient à ce moment-là répondre à une question sans lien avec le contenu de la phrase. Ils devaient par exemple fournir un jugement orthographique : *Est-ce que le mot que vous venez de lire était correctement orthographié ? (oui/non)*. Les phrases soumises dans lesquels figuraient ces noms pouvaient être par ailleurs notoirement vraies (*Le cognac contient de l'alcool*) ou fausses (*Les ordinateurs éprouvent des sentiments*). Les résultats recueillis par Richter font apparaître que les temps de latence des réponses positives après des phrases fausses sont plus élevés que ceux recueillis après des phrases vraies et il en va de même avec les non-réponses dont les temps de latence sont également plus élevés après les phrases fausses. Cet « epistemic Stroop effect » indique que les sujets, malgré la consigne, n'ont pas pu s'empêcher d'accéder au contenu de la phrase qui leur était soumise et surtout de l'évaluer en regard de leur connaissance des faits auxquels elle faisait allusion.

Dans une autre expérience, Isberner et Richter [ISB 13] ont testé l'effet de la plausibilité d'une phrase contexte sur l'interprétation d'une phrase cible. Dans la version plausible, la phrase contexte *Franck has a broken pipe* (littéralement *Franck a un tuyau cassé*) était suivie d'une phrase cible *He called the plumber (Il a appelé le plombier)*. Dans la version non plausible, le mot *pipe (tuyau)* était remplacé par *leg (jambe)*. Les participants devaient indiquer si la couleur du mot critique était passé ou non du noir au bleu. Les auteurs observent, comme précédemment, un fort effet Stroop : les temps de latence des réponses positives sont bien plus élevés avec les phrases non plausibles que plausibles, suggérant, là encore, que malgré la consigne, les sujets n'ont pas pu s'abstenir d'évaluer la cohérence de la phrase cible par rapport à la phrase contexte.

Pour Richter [RIC 05], la validation fait partie de la compréhension, les deux processus sont inséparables, ils constituent « two sides of the same coin ». Plus précisément, la validation serait une composante des processus d'intégration et,

ajoute Richter, des processus de projection. Concernant les standards de cohérence (van den Broek *et al.* [BRO 95]), Richter considère qu'ils devraient relever, au moins pour une part, de processus stratégiques et attentionnels. On devrait aussi s'attendre à ce que les lecteurs qui poursuivent des standards élevés traitent plus profondément les informations fournies par le texte, pour mieux intégrer et donc valider les contenus arrivant dans la suite.

Cette prédiction est contredite par van Moort, Koornneef et van den Broek [MOO 18] dans un travail récent qui porte sur le caractère passif ou stratégique (*reader-initiated*) des processus. Les auteurs présentent les données qu'ils ont rassemblées à la suite d'une épreuve de lecture auto-segmentée (*selfpaced experiment*) de textes expositifs contenant des informations contradictoires ou non avec les connaissances communes que les participants peuvent avoir des faits mentionnés dans le texte ou avec les connaissances qu'ils ont pu tirer du texte qu'ils viennent de lire. Les auteurs manipulent aussi l'attention des lecteurs, en les incitant ou non à tenir spécialement compte du sujet (focus) du texte qu'ils viennent de lire. Les résultats (tirés de statistiques régressives) montrent globalement que :

« La validation est un processus passif, bien que la manipulation du focus ait réussi à modifier le processus de lecture dans son ensemble (effet principal du foyer), elle n'a pas influencé le processus de validation (aucune interaction entre le foyer et le type d'incohérence). » [MOO 18, p. 492]

Les auteurs relativisent cependant ce constat :

« Nos résultats suggèrent que la validation pourrait se faire à différents niveaux de traitement et peut-être s'appuyer sur différentes combinaisons de processus passifs et de processus initiés par le lecteur. » [MOO 18, p. 480]

Cette position est au demeurant plus en accord avec les conceptions défendues par ailleurs par van den Broek et Helder qui prévoient que :

« Chaque nouveau segment de texte lu déclenche chez le lecteur des processus passifs qui activent des connaissances du monde stockées dans sa mémoire et des connaissances du modèle de situation associé au texte lu jusque-là. Si les résultats des processus passifs ne répondent pas aux attentes de cohérence du lecteur, il va déclencher des processus complémentaires. Ces processus initiés par le lecteur peuvent aller de processus proches du texte, visant à renforcer la cohérence, à des processus d'interprétation plus éloignés du texte,

sollicitant aussi bien les connaissances générales des sujets que leur représentation de la mémoire du texte précédent. » [BRO 17, p. 368]

Dans ces conditions, on peut se demander si les processus passifs vont réellement jusqu'à leur terme avant que les processus initiés par les lecteurs prennent le relais, ou bien si les deux processus interviennent en parallèle de façon asynchrone avec un décalage au départ en faveur des processus passifs comme dans la figure de O'Brien et Cook reproduite (figure I.1). Van den Broek et Helder souscrivent à cette seconde hypothèse :

« On peut concevoir que les deux ensembles de processus commencent (presque) en même temps ou au début du processus déclenché par le lecteur après qu'un nombre critique de processus passifs ont été mis en œuvre (et ont pu fournir des données aux processus initiés par le lecteur). » [BRO 17, p. 368]

Les questions tournant autour de la synchronisation des processus de compréhension occupent aussi une place importante dans les travaux sur les traitements dits « good enough » (bien assez bons) initiés par Ferreira. Ce modèle [KAR 16] prévoit que, dans la compréhension, les sujets mettent en œuvre des processus relevant de deux voies (« routes ») : une voie dite heuristique, *top-down*, exploitant des règles empiriques (« rules of thumb »), et une voie *bottom-up* dite « algorithmique » consistant en des traitements plus précis et plus lents. Les deux voies, expliquent les auteurs, sont exploitées en parallèle dans le traitement : elles démarrent en même temps mais, comme les traitements heuristiques avancent et atteignent leur but plus rapidement que les traitements algorithmiques, ils prennent de l'avance sur ceux-ci. Si, poursuivent les auteurs, on ajoute à cela que le système cognitif tend à se relaxer lorsqu'il atteint un point d'équilibre cognitif (*Online Cognitive Equilibrium*, OCE), on comprend mieux la dynamique des traitements (passifs et actifs) impliqués dans la compréhension du langage en temps réel.

La notion de point d'équilibre cognitif (OCE) vient de Piaget et de la façon dont il conçoit que, dans le développement, les enfants réussissent à s'adapter à leur environnement. Cette adaptation implique pour Piaget deux processus dits d'assimilation et d'accommodation :

« L'assimilation implique la transformation de l'information provenant de l'environnement de manière à ce qu'elle s'adapte aux structures cognitives préexistantes appelées schémas, et l'accommodation qui fait référence à la modification des structures cognitives existantes de manière à ce que la nouvelle information puisse être incorporée dans la structure cognitive en cours. L'accommodation entraîne nécessairement

des changements dans les schémas des sujets. Selon Piaget, le développement cognitif atteint son idéal lorsqu'un équilibre est trouvé entre l'assimilation et l'accommodation – c'est-à-dire entre la structure cognitive actuelle du sujet et l'environnement. Il appelle cet état d'équilibre "cognitive equilibrium". » [KAR 16, p. 1 017]

Pour illustrer cette démarche, Karimi et Ferreira s'appuient sur différentes études comportementales consacrées au traitement de pronoms ou de groupes nominaux définis anaphoriques, et aux rattachements de constituants syntaxiques à une construction déjà en cours. Pour des exemples sur le traitement « good enough » des expressions anaphoriques, on renvoie à [CHA 14] et, pour le traitement syntaxique des phrases dites à « garden path » (culs-de-sac), on va dire quelques mots de l'emploi suivant, relevé dans un livret accompagnant un disque :

« Il [Mozart] détestait sa ville natale et devoir travailler pour un public qui ne s'intéressait pas à sa musique le paralysait. »

Cet exemple se prête à deux analyses. Soit on comprend que le coordonnant *et* introduit une deuxième phrase dont le sujet est une sous-phrase infinitive incluant une relative, suivie du verbe principal (*paralysait*) précédé du pronom clitique accusatif (*le*) :

[Il détestait sa ville natale]_P¹ [et [devoir travailler pour un public [qui ne s'intéressait pas à sa musique]] le paralysait]_P².

Soit on comprend que le verbe *détester* a deux compléments d'objet coordonnés : un SN (*sa ville natale*) et une sous-phrase infinitive complexe qui a une fonction nominale :

[Il détestait [[sa ville natale]_{SN}^{Poss} et [devoir travailler pour un public [qui ne s'intéressait pas à sa musique] _{SN}^{Inf}].

Sauf que, si l'on suit cette seconde façon, on se retrouve à la fin avec un pronom objet (*le*) et un verbe principal (*paralysait*) qui ne sont pas rattachables à la construction en cours. La seule solution pour sortir de ce « cul-de-sac », consiste à réanalyser l'exemple de la façon précédente.

Les phrases exposant à ce genre de problème ont fait l'objet de quantité d'analyses et de discussions depuis Frazier et Fodor [FRA 78], et tout le monde est maintenant à peu près d'accord pour considérer que les sujets n'attendent pas la fin d'une phrase pour s'engager dans une analyse syntaxique. Cette idée ne s'est cependant pas imposée sans mal du fait de la prégnance en linguistique de modèles

structuraux dans lesquels les traitements sémantiques sont conçus comme intervenant après que les traitements syntaxiques sont allés à leur terme. À ce propos, Karimi et Ferreira [KAR 16] font allusion, pour s'en distancier, au modèle de Kuperberg [KUP 07] qui prévoit déjà que :

« la compréhension s'effectue par deux voies indépendantes mais en forte interaction : une voie heuristique à commande sémantique et une voie algorithmique à commande syntaxique. » [KUP 07, p. 1 020]

Le modèle de Karimi et Ferreira implique comme celui de Kuperberg deux voies indépendantes en interaction mais, expliquent-ils :

« Il y a deux différences principales entre notre modèle et celui de Kuperberg. Premièrement, contrairement au modèle de Kuperberg dans lequel la route heuristique n'est responsable que de la création de relations sémantiques entre des mots dénotant des contenus conceptuels mais pas de la création de représentations globales, la route heuristique dans notre [Karimi et Ferreira] modèle est capable de générer un sens global de la phrase. En fait, l'une des hypothèses fondamentales de notre modèle est qu'un sens global précoce (c'est-à-dire une sortie intermédiaire) est formé par la route heuristique avant que le traitement algorithmique ne soit terminé [...]. Deuxièmement, contrairement au modèle de Kuperberg, le nôtre précise que les routes heuristiques et algorithmiques démarrent simultanément, mais que le traitement heuristique est achevé plus tôt parce qu'il se fait selon des règles plus simples et utilise moins d'information. » [KAR 16, p. 1 020]

L'idée que les sujets s'engagent immédiatement et simultanément dans des traitements algorithmiques et heuristiques incite à penser que, dans notre exemple sur Mozart, les lecteurs devraient être plus nombreux à adopter la seconde lecture que la première. Après lecture de *Il détestait sa ville natale*, les sujets devraient en effet retrouver leur OCR (*Online Cognitive Equilibrium*) du fait que le sens et la syntaxe s'assemblent sans problème avec, au final, une construction transitive directe on ne peut plus classique. Les sujets devraient donc valider les « sorties intermédiaires » des processeurs heuristiques et algorithmiques, avant d'attaquer les unités arrivantes. Ce choix est hautement prédictible mais le fait de devoir ensuite ouvrir une nouvelle structure, qui plus est complexe et difficile à maintenir en mémoire de travail jusqu'à *le paralysait*, semble assez lourd, plus lourd en tout cas que de coordonner *Il détestait SN Possessif et (détestait) devoir...* (sans aucune marque de ponctuation). D'où finalement l'hypothèse que la seconde interprétation

puisse être préférée à la première, au moins jusqu'à *l'effrayait* qui est complètement catastrophique.

Le texte qui suit ne présente aucune des difficultés de synchronisation des processus interprétatifs qui sont à l'origine des phrases à « garden path ». Il est intéressant à un autre niveau, pour le traitement (pragmatique) des inférences de pontage et des relations rhétoriques :

« Le studio de Marc donnait sur une place très fréquentée. Le bruit était épouvantable. Paul passa la soirée sur un banc au bord de l'océan. Le vent soufflait. Il allait pleuvoir. »

Ces inférences sont induites par la simple juxtaposition des phrases – toutes indépendantes, sans aucun connecteur, ni aucune anaphore. Les inférences causales et les relations justificatives abondent. On comprend en effet sans hésitations ni difficultés que le bruit dans le studio est épouvantable du fait qu'il donne sur une place fréquentée, que Paul passe la soirée hors du studio pour ne pas être incommodé par le bruit et, ensuite, que les deux dernières phrases à l'imparfait sont des comptes rendus de perception imputables à Paul. Ces inférences sont nécessaires, dans le sens où elles sont difficilement rétractables. D'autres inférences sont possibles, comme celle voulant que le studio soit mal isolé du bruit, qui serait triviale, voire parasitique. Autre inférence non nécessaire, dite parfois élaborative, celle voulant que le personnage relève les informations météorologiques finales parce qu'il risque de devoir rester dans le studio le lendemain. Cette inférence non nécessaire, rétractable, ne s'imposerait que dans des conditions particulières, impliquant un seuil de cohérence très élevé, comme ce serait le cas dans un test ou un examen après un cours sur la cohérence. Pour avoir pratiqué moi-même ce genre d'épreuve informelle (*Lisez ce texte normalement, retournez la feuille, et notez tout ce que vous avez compris*), on peut en témoigner. Mais, le plus étonnant n'est pas là. Il est dans le fait que sur l'ensemble d'une classe, il y avait toujours quelques étudiant(e)s qui découvriraient avec étonnement, en relisant ce qu'ils avaient noté, qu'ils n'avaient tout simplement pas « vu » qu'il y avait deux prénoms masculins différents et donc deux personnages différents.

L'unification des deux prénoms masculins dans l'expérimentation informelle que l'on vient de rapporter est un cas particulier d'illusion sémantique, autre phénomène interprétatif revisité dans les travaux sur les traitements « good enough ». Les premières études sur les illusions sémantiques remontent à Erickson et Matteson [ERI 81], qui ont relevé que nombre de sujets à qui l'on demandait « Combien d'animaux d'espèces différentes Moïse a-t-il emmenés dans son arche ? » répondaient « Deux » sans se rendre compte que ce n'est pas Moïse mais Noé qui,

dans la légende, embarque des animaux dans son arche. Même chose avec la question, non moins célèbre, de savoir où il va falloir enterrer les survivants d'un accident d'avion au-dessus d'une frontière de Barton et Sanford [BAT 93], qui a suscité aussi nombre de commentaires et de discussions. Les illusions de ce type sont révélatrices de processus interprétatifs qui nous échappent, surtout si la tâche demandée polarise l'attention des sujets sur un problème non linguistique et/ou si elle porte sur des expressions formellement proches (voir « Paul et Marc » *versus* « Paul et Charles-Édouard », « Moïse et Noé » *versus* « Moïse et Confucius ») ou « atténuées », comme les pronoms clitiques du français qui ont tôt fait de s'élider et de s'incorporer au verbe (pour quelques exemples de cette sorte, voir [CHA 14]).

Des données présentées dans cette partie, et des discussions qu'elles ont suscitées, il ressort que la cohérence pourrait bien n'être qu'un état cognitif résultant de la mise en œuvre par les sujets de processus de compréhension qui échappent à leur conscience et à leur contrôle. Cette hypothèse est effectivement corroborée par les résultats d'une expérimentation de Bolte et Goschke [BOL 05] inspirée d'un test d'association de Mednick [MED 62]. Dans cette expérience, les participants devaient dire si des triades de mots formaient ou non une série cohérente par rapport à un même 4^e terme, dit « mot solution ». Les auteurs donnent comme exemple de triade cohérente les termes *playing - credit - report*¹⁷, qui sont faiblement associés au terme *card*, contrairement à la série *house - lion - butter* qui ne forme pas une triade cohérente. Les séries suivantes : *bateau - papillon - courses* → *filet* ; *gruyère - chaussette - cimetièrre* → *trou* ; *œuf - château - éponge* → ??? sont peut-être plus parlantes que celles choisies par les auteurs pour illustrer leur propos.

Les auteurs manipulent le temps laissé aux sujets après affichage des triades sur un écran d'ordinateur (soit 1 seconde, soit 1,5 seconde, soit 2 secondes). Après chaque jugement de cohérence, les sujets devaient indiquer le degré de confiance qu'ils accordaient à leur jugement, puis, ils avaient 3 secondes pour taper le mot-solution. Bolte et Goschke calculent le seuil de significativité (au-dessus ou au-dessous du hasard), à partir de la proportion de triades cohérentes reconnues comme telles mais non solutionnées (les sujets ne peuvent fournir de mot-solution) et de triades incohérentes jugées faussement comme cohérentes.

Les résultats d'une première expérience montrent que les sujets sont capables de différencier les triades cohérentes non résolues des triades incohérentes en deux secondes, en revanche lorsqu'ils ne disposent que d'une seconde, leurs résultats ne dépassent pas le seuil du hasard. Une seconde expérience permet d'établir que les réponses des sujets peuvent dépasser ce seuil à partir de 1,5 seconde. Ce délai,

17. Les auteurs ne fournissent malheureusement pas en annexe leur matériel.

expliquent les auteurs, est trop court pour que l'on puisse imputer à des processus attentionnels le fait que les sujets réussissent à différencier significativement plus de séries de noms cohérentes que de séries non cohérentes. L'intuition dont ils font preuve que certaines séries sont cohérentes pendant que d'autres ne le sont pas ne peut résulter que des processus de compréhension qu'ils ont mis en œuvre au moment où ils prenaient connaissance de ces séries.

Bolte et Goschke [BOL 05] relèvent, en conclusion de leur article, que les résultats qu'ils ont recueillis sont compatibles avec les deux explications psychologiques suivantes :

Explication 1 : « le sentiment intuitif de cohérence est basé sur l'activation du mot-solution dans la mémoire sémantique des sujets [...] Selon cette conception, chacun des trois mots d'une triade active divers concepts sémantiquement associés, mais ce n'est qu'avec des triades cohérentes que l'activation se propageant à partir des mots indices va converger sur un mot associé faible commun. Même si cette activation convergente ne suffit pas à soutenir une récupération consciente, elle peut donner lieu à une impression intuitive de cohérence sémantique et ainsi biaiser les jugements des participants [...]. »

Explication 2 : « les jugements intuitifs peuvent être dérivés des théories de la mémoire à traces multiples [...]. Selon ces théories, chaque mot-clé d'une triade active en parallèle toutes les traces de ce mot en mémoire, traces qui répondent simultanément en produisant un seul "écho" composite. [...]. L'intensité de l'écho composite est la somme des niveaux d'activation de toutes les traces et peut être interprétée comme une sorte de signal de familiarité. [...] Comme les mots-indices des triades cohérentes ont un plus grand chevauchement de caractéristiques avec la trace du concept-solution, l'écho résultant devrait être différent de celui provoqué par les mots-indices des triades incohérentes. L'intensité de l'écho composite pourrait donc servir de "signal de cohérence". » [BOL 05, p. 1 254]

Ces explications ne semblent pas fondamentalement différentes. Il faudrait voir de plus près, mais nous allons revenir, pour finir, sur les processus de validation. On se rappelle que dans le modèle RI-Val de O'Brien et Cook, les processus de validation sont censés intervenir après que les processus d'intégration et de résonance ont démarré. Nous avons vu aussi quel rôle jouait la cohérence à ce niveau. Ce rôle est en fait crucial, puisque, une fois atteint un certain seuil ou standard de cohérence, le

modèle prévoyait que les processus passifs de résonance, d'intégration et de validation se stabilisent, qu'ils atteignent leur point d'équilibre, et que le système passe à la suite, autrement dit à la compréhension d'un autre mot ou énoncé arrivant.

Rien n'empêche de penser, partant de là, qu'un sujet puisse ainsi avancer dans un texte, avec le sentiment de comprendre ce qu'il lit, par le biais de traitements purement intuitifs dont il n'aurait pas conscience et sur lesquels il n'aurait aucune prise. Il se peut même que ce soit comme cela que nous comprenions le plus souvent ce que nous lisons et écoutons. Un modèle de compréhension n'incluant que des processus passifs n'est pas inconcevable mais on peut conjecturer qu'il se heurterait très vite à des difficultés, comme par exemple les phrases à « garden path » qui appellent une réanalyse, laquelle réanalyse ne peut être qu'initiée par les sujets qui se sont fourvoyés dans la mauvaise interprétation. Et il en irait de la sorte toutes les fois que les sujets n'arrivent pas à une compréhension intuitive suffisamment cohérente. Les situations de ce genre ne manquent pas. La plupart des coqs à l'âne conversationnels ne peuvent être résolus que par le biais de traitements attentionnels impliquant d'articuler plusieurs inférences de pontage à la suite et bien souvent, en plus, d'exploiter des connaissances du monde *ad hoc* inventées pour la cause. Les incohérences de ce type qui requièrent une compréhension réflexive, très créative, ont pendant longtemps monopolisé l'attention et l'ingéniosité des linguistes et des philosophes, au détriment des processus passifs qui devaient d'ailleurs les précéder.

Maintenant, les travaux passés en revue dans la seconde partie de cette présentation portent au premier plan les traitements dits passifs qui, comme on l'a vu, mobilisent, dès les premiers instants de l'audition ou de lecture, tout un ensemble de capacités cognitives dont on ne fait probablement que commencer à entrevoir la richesse et la complexité. Ces travaux ouvrent de vastes champs d'étude, comme l'intuition, les traitements superficiels, les diffusions parasitiques... avec des remaniements conceptuels importants, comme pour la cohérence où il convient effectivement de différencier cohérence passive et cohérence initiée.

Pour ce qui est de la cohérence et des traitements initiés, les innovations ne manquent pas non plus, notamment du côté des métareprésentations et de la métacognition. Les traitements impliqués dans les situations où les auditeurs/lecteurs doivent se projeter dans le système cognitif d'autrui pour reconstituer la cohérence de ses propos sont typiquement métacognitives. Elles impliquent, comme l'explique Proust [PRO 07], chez les compreneur(e)s, une forte empathie interprétative :

« En métacognition, un penseur s'engage dans une simulation de façon motivée, à la première personne, sur la base de sa connaissance procédurale préalable des conditions de succès d'une tâche mentale

donnée. La métacognition ne peut jamais être “superficielle” ; elle ne peut ni prévoir ni évaluer sans simulation, ce qui signifie qu’il faut consacrer beaucoup de temps et de ressources à l’exécution d’un modèle dynamique pour la tâche. » [PRO 07, p. 21]

Les données empiriques dont on dispose sur la compréhension du langage sont bien sûr considérables, mais, comme l’expliquent Perfetti et Strabula [PER 05] après une brève présentation du modèle C-I de Kintsch, du « Landscape Model » de van den Broek et de l’« Event-Indexing Model » de Zwaan :

« Les théories que nous venons de citer sont des cadres théoriques globaux plutôt que des modèles théoriques spécifiques. L’intérêt de ces cadres pour l’étude de processus aussi complexes que la compréhension est qu’ils fournissent un ensemble d’assertions interconnectées qui, si on leur adjoint des hypothèses spécifiques, peuvent conduire à des modèles théoriques avec des propositions et des implications vérifiables. Il n’en reste pas moins que, contrairement aux modèles bien définis de lecture des mots qui font des prédictions précises [...], la compréhension de la lecture est une cible trop large pour des modèles précis. » [PER 05, p. 23]

Il faudrait également, relèvent Perfetti et Stafura, prendre en compte dans ces cadres théoriques « les processus syntaxiques qui sont ignorés dans les modèles de compréhension textuelle » [PER 05, p. 34]. Dans le « Reading Systems Framework » préconisé par Perfetti, la reconnaissance des mots occupe une place centrale, ce qui permet ensuite de traquer précisément les processus d’accès lexical et de diffusion de l’activation et de suivre leur intégration au fur et à mesure de l’avancée dans le texte. Ces opérations jouent un rôle de premier plan dans les processus passifs de résonance qui exploitent essentiellement des contenus conceptuels associés au lexique des mots pleins. Cela est crucial, mais les mots outils jouent aussi un rôle important dans la compréhension en lien avec la syntaxe, et surtout il faudrait tenir compte des marqueurs de discours (connecteurs et autres particules énonciatives) dont il n’est jamais question dans les travaux sur les processus de compréhension passifs.

Beaucoup de pistes de recherche sur la compréhension des discours et des inférences pragmatiques restent à explorer, qui ne manqueront pas, à leur tour, d’en susciter d’autres, sans compter toutes les avancées que l’on peut escompter du côté des méthodes de neuro-imagerie dont l’apport est déjà très important dans le domaine (voir Colonna, chapitre 3 et Zufferey, chapitre 5 de ce volume). Parmi ceux-ci, les travaux sur la cohérence ne sont pas en reste, avec notamment Ferstl et

von Cramon [FER 01] qui testent avec le fMRI l'effet croisé des connecteurs comme « therefore », et des marques de cohésion référentielle. Voir également Ferstl (2010) pour une synthèse des études avec la fMRI (*functional Magnetic Resonance Imaging*) et la PET (*Positron Emission Tomography*) et Van Berkum [VAN 04, VAN 08] pour une synthèse des études avec les ERP (*Event Related Potential*). Les travaux de neuro-imagerie viennent s'ajouter aux travaux comportementaux de psycholinguistique, les travaux avec ERP apportent des données sur les décours temporels des traitements plus précises que celles que l'on peut obtenir avec les méthodes on line classiques et surtout, les travaux avec la fMRI, la PET et dans une moindre mesure avec les ERP, fournissent des indications fines sur la localisation cérébrale, inaccessibles jusque-là.

Pour les questions traitées dans ce volume, les données de localisation pourraient être d'un apport tout particulier. Comme on l'a souligné dans cette introduction et comme on le retrouvera dans les chapitres qui suivent, les travaux sur la compréhension des discours et de leur cohérence sont polarisés, depuis le début des années 2000, sur la précocité et le caractère passif *versus* attentionnel des processus impliqués dans cette activité. Nous avons introduit et documenté ces questions en partant des travaux de psycholinguistique disons textuelle qui depuis des années se sont intéressés à la cohérence et à la compréhension des énoncés en discours. Ces travaux, comme on l'a déjà relevé, se sont développés le plus souvent indépendamment des études de philosophie du langage inspirées par Grice et par les études sur la théorie de pertinence développée ensuite par Sperber et Wilson. Mais les questions tournant autour de la succession/synchronisation des processus et sous-processus de traitement impliqués dans la compréhension des énoncés en contexte, le contrôle ou non que les locuteurs peuvent exercer sur leur déroulement, la conscience qu'ils peuvent avoir des opérations qu'ils accomplissent, se retrouvent dans les différents courants. La distinction entre les processus passifs et initiés rejoint la distinction entre les processus pragmatiques primaires et secondaires de Recanati [REC 07] et les nombreuses discussions dans son ouvrage sur les « inférences conscientes » (explicites ou spontanées) ou « inconscientes », dont nous avons rapidement fait état dans la partie précédente. La dichotomie entre les processus passifs et initiés se retrouve aussi dans les travaux sur la pertinence et notamment dans Mercier et Sperber [MER 09] qui portent sur le raisonnement et la décision.

L'idée d'intuition ne manque pas d'évoquer la philosophie de la connaissance et la confiance que l'on peut accorder à nos pensées et à celles d'autrui. Koriat et Adviv [KOR 16] qui sont à l'origine de la *Self-Consistency Theory of Subjective Confidence* rappellent que l'on différencie en épistémologie les théories de la vérité correspondance (« La neige est blanche » est un énoncé vrai s'il est vrai dans la

réalité que la neige est blanche) et les théories de la vérité cohérence. Les théories de la vérité cohérence selon Kirkham [KIR 92], qui sont bien moins connues que les théories de la vérité correspondance, supposent que la véracité ou la fausseté d'un énoncé est déterminée par ses relations avec d'autres énoncés plutôt que par leurs relations avec le monde extérieur. Le modèle de Koriat et Adviv, qui se placent dans cette optique, prévoit toutefois que la cohérence et la correspondance sont reliées :

« Bien que la confiance subjective dans la vérité d'un énoncé se rapporte à la correspondance (par exemple, est-ce que "Sydney est effectivement la capitale de l'Australie"), l'indice mnémotique pour les évaluations métacognitives de la correspondance est le degré de cohérence. La confiance en une croyance ou une réponse dépend de la mesure dans laquelle les divers éléments d'information qui viennent à l'esprit s'accordent avec cette croyance ou cette réponse ainsi qu'entre eux. Comme les gens n'ont pas accès à l'objet de leurs croyances au-delà de ce qu'ils savent à son sujet, ils s'appuient sur une évaluation rapide de la cohérence globale (voir Bolte et Goschke [BOL 05]) comme base de leurs jugements sur la correspondance. » [KOR 16]

Tout porte en effet à considérer que le sentiment de comprendre ce que nous lisons ou entendons repose, dans un premier temps, sur l'intuition que les énoncés que nous venons de lire ou entendre s'assemblent de façon cohérente avec les énoncés précédents et avec les connaissances générales que nous pouvons avoir des situations auxquelles ils font allusion. Que nous soyons conscients ou non des processus cognitifs que nous avons dû mettre en œuvre pour arriver à ce résultat n'a probablement aucune incidence sur le résultat en question, tant que l'on en reste au niveau de la compréhension immédiate et que l'on suppose qu'il n'y a aucune difficulté majeure à cette étape. Partant de là, il semble assez raisonnable de différencier la cohérence intuitive, qui le plus souvent, suffirait aux sujets pour avancer dans la compréhension des textes et des échanges auxquels ils sont confrontés, et la cohérence réflexive qui ferait appel à des traitements attentionnels impliquant de véritables inférences (des raisonnements avec prémisses et conclusion) et prendrait le relais de la cohérence intuitive au moindre incident.

Tout comme les travaux linguistiques sur la pertinence ont évolué en se détachant du modèle de Grice, on peut noter une séparation entre les théories philosophiques et épistémologiques de la cohérence et les travaux linguistiques sur la cohérence et la cohésion. On peut cependant montrer une convergence entre les deux approches. Les théories cohérentistes de la vérité et de la connaissance sont minoritaires. En épistémologie, on trouve par exemple les travaux de Keith Lehrer [LEH 97]. Mais, bien sûr, on doit au philosophe Donald Davidson d'avoir proposé

une conception philosophique cohérentiste globale, qui a été abondamment discutée par McDowell, dans *Mind and World* [MCD 96].

L'unité dont part Donald Davidson [DAV 89, DAV 01] n'est pas la phrase, mais la croyance. La croyance est une unité homogène. Ensemble, les croyances d'un sujet forment sa conception du monde. Bien entendu, le sujet pense avoir une conception vraie du monde. Cependant, pour Davidson, il faut considérer que la communication n'est possible que dans la mesure où les sujets pensent que les autres sujets ont également une conception vraie du monde. Je ne pourrais pas comprendre ce que les autres me disent si je ne leur attribuais pas, *a priori*, des croyances vraies dans leur ensemble à propos du monde. Ce principe s'appelle le principe de charité. Il est dérivé de l'idée que notre appartenance à une même communauté (ici, celle, à la fois linguistique et épistémique, des « croyeurs ») s'appuie sur l'idée que nous avons toutes et tous des pensées vraies dans leur ensemble (ou croyances) à propos du même monde. Cette conception cohérentiste (ou holiste) s'oppose à une conception correspondantiste. Dans le cas de cette dernière, une croyance n'est vraie que si la relation entre les éléments présentés dans cette croyance est bien réalisée. Or, d'après Davidson, aucune relation épistémique n'est possible entre des éléments aussi hétérogènes qu'une croyance et un fait brut. La vérité d'une croyance ne peut être estimée que par rapport aux inférences qui sont permises dans le système. Il s'agit là d'une application du principe logique, d'après lequel, si on a p , alors on a également $(q \rightarrow p)$.

Autrement dit : $p \models (q \rightarrow p)$.

Une croyance vraie est nécessairement la conséquence logique¹⁸ de n'importe quelle pensée.

D'une certaine manière, les travaux linguistiques évoqués, qui montrent que, lors de l'évaluation *prima facie* d'une croyance, les sujets s'appuient sur une saisie intuitive de sa cohérence globale (de cette croyance et de sa relation avec d'autres croyances), plutôt que sur une évaluation réflexive (car elle suppose une comparaison, qui ne peut s'effectuer que dans un laps de temps classant d'emblée l'opération en dehors du système des opérations intuitives), viennent à l'appui des conceptions évoquées par Davidson. Le cohérentisme de ce dernier repose en effet beaucoup sur l'homogénéité des croyances entre elles (indépendamment de leur

18. L'étude de François Rivenc, dans le chapitre 6 de ce volume, présente la « logique pertinente ». La logique pertinente n'est pas une logique de la pertinence en général, mais une étude de l'implication logique pertinente, ce qui suppose d'avoir une conception plus stricte des conditions sous lesquelles on peut dire qu'un ensemble de propositions implique un autre ensemble de propositions.

contenu). Or, les études linguistiques montrent que les croyances se présentent à la conscience du sujet avec une cohérence. Tout se passe comme si les élaborations inconscientes ou préréflexives permettaient de présenter au sujet un contenu tel que l'on peut se fier à sa cohérence afin de préjuger de sa vérité.

John McDowell a cependant argué [MCD 96, p. 14-18] que le modèle de Davidson risquait de nous entraîner dans une conception épistémologique où les croyances « tournent à vide », sans pouvoir être soumises au « tribunal de l'expérience ». Il a reconnu cependant que les croyances ne nous présentent pas un contenu informationnel brut. Comme Davidson l'a vu, les informations sont homogénéisées. Pour McDowell, l'homogénéité des croyances ne doit pas constituer un écran avec le monde, où nous n'aurions plus d'autre choix que de nous en référer aux croyances et à leurs relations inférentielles. Cette homogénéité est plutôt la marque et la garantie que les opérations de notre système cognitif vont bien nous présenter le monde tel qu'il est [MCD 96, p. 44]. D'où le paradoxe d'après lequel, nous pouvons avoir l'impression d'évaluer la vérité d'une croyance en fonction de la correspondance de ses éléments avec des faits bruts, alors même que nous avons déjà, préréflexivement, évalué la vérité de cette croyance, en fonction de sa cohérence interne (cohésion) ou homogénéité et de sa cohérence avec d'autres croyances.

I.4. Présentation des contributions

Le chapitre 1 intitulé « Pertinence, vérité et signification : le néo-empirisme de Paul Grice » rédigé par [Christophe Al-Saleh](#) tente de restituer la contribution de Paul Grice dans son contexte historique, à savoir celui de la philosophie du langage ordinaire à Oxford. Le tournant psychologique opéré par Grice dans la philosophie du langage l'a amené à se détacher progressivement du modèle d'Austin. Grice a, par ailleurs, contribué à réinventer l'empirisme, dans un cadre épistémologique qui lui était, globalement, hostile. Il a donc séparé deux usages du langage. L'usage métaphysique peut très bien prendre appui sur des énoncés qui n'ont pas nécessairement de contrepartie empirique, et quant aux usages courants, on doit les étudier en prenant en compte le fait que le langage sert à véhiculer des entités non linguistiques, à savoir les intentions. Il suffit alors d'ajouter le cadre conversationnel pour comprendre l'arrière-plan épistémologique de la notion de pertinence défendue par Grice.

Le chapitre 2 intitulé « Cohérence et cohésion dans les études linguistiques sur le discours » rédigé par [Michel Charolles](#) porte sur les études linguistiques consacrées à la « cohérence locale ». L'auteur passe en revue successivement les études sur la cohérence des discours parues dans les années 1970. Il examine ensuite comment

ces premiers travaux ont continué à se développer, à partir des années 1980, en même temps que les travaux sur la pertinence inspirés par « *Logic and Conversation* » de Grice, puis des études sur la pertinence, initiées par Sperber et Wilson. L'étape suivante est marquée par le développement des études d'inspiration computationnelle sur les relations de cohérence et les structures de discours, avec la diffusion notamment de la *Rhetorical Structure Theory* (RST) de Mann et Thompson, et de la *Segmented Discourse Representation Theory* (SDRT) de Asher, avec des discussions sur la nature et la classification de ces relations en vue de leur annotation dans de larges corpus. L'auteur insiste sur l'apport de ces modèles pour l'étude des marqueurs de relation de discours, notamment les connecteurs et les anaphores qui instituent des liens avec le discours précédent et aussi des marqueurs d'indexation qui projettent vers le discours suivant.

Le chapitre 3 intitulé « *La cohérence des textes et du discours : développements psycholinguistiques* » rédigé par Saveria Colonna porte sur la compréhension des textes ou des discours qui nécessite des lecteurs (ou des auditeurs) qu'ils lient entre eux les différents énoncés afin de les intégrer dans une représentation mentale cohérente. La construction d'une telle représentation repose sur la capacité à générer des inférences pendant la compréhension. Ces inférences sont guidées d'une part par certaines expressions linguistiques dites « *marques de cohésion* » et d'autre part, par nos connaissances du monde. La première partie du chapitre présente une taxonomie des différentes inférences réalisées pendant la compréhension des discours. Dans la deuxième partie, les méthodes expérimentales utilisées pour étudier les conditions de réalisation de ces inférences sont exposées et illustrées. La troisième partie donne un aperçu des études sur le rôle des marques de cohésion dans la construction de la cohérence des discours. La quatrième partie présente des exemples de travaux en acquisition relevant de la cohérence/cohésion des discours. Enfin, les difficultés méthodologiques que soulève l'étude psycholinguistique de la cohérence des discours sont soulignées en conclusion.

Le chapitre 4 intitulé « *La théorie de la pertinence* » rédigé par Louis de Saussure porte sur la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson qui est un des acteurs majeurs de la réflexion sur le langage et la communication dans le cadre des sciences cognitives. Née dans les années 1970 dans la lignée de la pragmatique de Paul Grice, elle voit la communication comme un processus inférentiel de reconnaissance d'intentions complexes. Ce chapitre expose l'origine et les fondements de la théorie de la pertinence ainsi que les principaux développements auxquels elle a donné lieu jusqu'à aujourd'hui.

Le chapitre 5 intitulé « *La théorie de la pertinence : développements expérimentaux en psychologie cognitive* » rédigé par Sandrine Zufferey porte sur la théorie de

la pertinence qui représente actuellement l'un des paradigmes dominants en pragmatique. Cette théorie se distingue sur des points importants d'autres modèles en pragmatique et en linguistique cognitive. Dans ce chapitre, l'auteure montre tout d'abord brièvement quels sont les apports et les spécificités de la théorie de la pertinence, en se focalisant sur l'étude de trois domaines spécifiques de la pragmatique : les implicatures scalaires, la métaphore et l'ironie. Chacun de ces domaines a fait l'objet d'un nombre important d'études empiriques, qui pour la plupart ont contribué à valider les analyses qui en sont proposées dans la théorie de la pertinence. Pour chacun de ces domaines, S. Zufferey présente donc tour à tour des études portant sur le traitement des énoncés (*processing*) à la fois après et pendant leur lecture, ainsi que sur leur acquisition par des enfants à développement typique. Elle montre que la théorie de la pertinence propose un modèle de la communication verbale qui semble cognitivement fondé, et a ainsi ouvert la voie à l'intégration de la pragmatique au sein des sciences cognitives.

Le chapitre 6 intitulé « La logique pertinente » rédigé par François Rivenc est une introduction à une *Introduction à la logique pertinente* [RIV 05]. Des considérations intuitives sur les inférences qui paraissent valides ou invalides mènent à considérer, parmi les différents systèmes formels (car *stricto sensu*, on devrait parler des logiques pertinentes), le système R de l'implication pertinente. Le problème de la négation (y a-t-il une négation pertinente distincte de la négation classique ?) est abordé *via* la considération du syllogisme disjonctif. Enfin le « point de vue structural » est introduit avec l'idée qu'il est susceptible d'éclairer le problème sensible de la négation. Le point de vue général de l'article (outre qu'il n'est concerné que par la logique propositionnelle) est entièrement « proof-theoretic » (théorie de la démonstration). Toute considération sémantique a été exclue, en raison de la technicité des considérations sémantiques pour les logiques pertinentes, incompatibles avec le format limité de cet article.

I.5. Annexe¹⁹ : les formes d'emplois des noms *pertinence*, *cohérence* et *cohésion* et leur signification

Les noms *pertinence* et *cohérence* sont prédicatifs ou syncatégorématiques, ils héritent de la structure argumentale de l'adjectif dont ils sont tirés. Ils projettent un génitif : *la pertinence/cohérence de X*, X désignant l'entité satisfaisant aux propriétés dénotées par l'adjectif. En plus de cet X, ils profilent un argument introduit habituellement par *dans* avec *pertinent* (*X est pertinent dans Y*) et par *avec* avec *cohérent* (*X être cohérent avec Y*). De là découlent mécaniquement des syntagmes

19. Cette annexe a été rédigée par Michel Charolles.

nominaux complexes (plus ou moins attestés dans la réalité des usages) du type de *la pertinence de X dans Y* et de *la cohérence de X avec Y*²⁰.

À propos des groupes nominaux définis du type de *la cohérence de X avec Y*, il est intéressant de noter que, lorsque X et Y peuvent composer une entité Z, il est possible de parler ensuite de *la cohérence de Z*. Si, par exemple, telle preuve est cohérente avec telle autre, il est possible d'en tirer que l'argumentation qu'elles forment ensemble est cohérente. Le même raisonnement passe nettement moins bien avec *pertinence*. La raison en est que *la pertinence de X dans Y* n'exprime pas une relation entre X et Y : dire que X est pertinent dans tel cas, circonstance, situation, ou contexte, etc., ne donne pas accès à une autre entité que X, Y servant seulement de critère de relativisation pour l'évaluation de X.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que parler de la pertinence par exemple d'une démonstration ne revienne pas au même que de parler de sa cohérence. Dire d'une démonstration qu'elle est pertinente serait compris comme signifiant qu'elle est appropriée à la situation dans laquelle celle-ci a été menée, que sa production a répondu à une attente ou un besoin que l'on avait d'étayer telle ou telle thèse. Dire d'une démonstration qu'elle est cohérente serait compris comme indiquant non pas que celle-ci est adaptée aux circonstances, mais qu'elle est bien agencée, qu'elle enchaîne, sans digressions ni contradictions, des preuves qui débouchent sur une conclusion d'ensemble. Au plan linguistique, la cohérence est clairement une affaire de composition, d'assemblage de parties dans un tout. C'est une propriété interne, au contraire de la pertinence, qui est relative à un critère externe, en l'occurrence à une situation particulière.

20. Ces indications sont confirmées par les données que nous avons tirées du *Corpus historique de la presse française* accessibles sur la plateforme BTLC (Diwersy et al. [DIW 14]). Pour l'étude de *pertinent/ce* et de *cohérent/ce*, nous avons interrogé les corpus *Le Monde* (de 1944 à 2015 – 1 256 278 435 mots) et *Le Figaro* (1809, 1895-96, 1936-38 et 2002). Le système permet de calculer les fréquences absolues et relatives d'un item (lemme ou mot-forme simple ou composé) et de calculer leurs co-occurrences significativement les plus fréquents à leur gauche et/ou à leur droite. Dans une fenêtre de 5 mots à droite parmi les 20 premiers co-occurents les plus fréquents, on trouve comme prépositions dans *Le Monde* à la suite de *pertinent* : *pour* (37 oc.) et *sur* (6 oc.), à la suite de *cohérent* : *avec* (380 oc.), *sur* (11 oc.) et *dans* (10 oc.), à la suite de *pertinence* : *de/du* (494 oc.) *par* (10 oc.) et à la suite de *cohérence* : *entre* (81 oc.) et *avec* (40 oc.). On ne tient compte ici que des prépositions. Dans *Le Figaro*, les données sont les suivantes : à la suite de *pertinent* : \emptyset , à la suite de *cohérent* : \emptyset , à la suite de *pertinence* : *de/du* (185 oc.) et à la suite de *cohérence* : *de* (180 oc.), *avec* (34 oc.), *entre* (32 oc.).

Ces différences sémantiques transparaissent dans les dictionnaires de synonymes. Le *Dictionnaire électronique des synonymes* (DES) du CRISCO²¹ qui compile sept dictionnaires des synonymes, fournit pour chaque forme une liste hiérarchisée des synonymes mentionnés.

Pour les termes qui nous préoccupent, ces listes se présentent comme dans le tableau I.1 (on a mis en bleu les formes qui se retrouvent dans une autre colonne).

Synonymes de cohésion	Synonymes de cohérent	Synonymes de cohérence	Synonymes de pertinent	Synonymes de pertinence
Cohérence	Compréhensible	Cohésion	<i>Ad hoc</i>	Opportunité
Inhérence	Consistant	Connexion	Adapté	À propos
Connexion	Conséquent	Adhérence	Approprié	Actualité
Homogénéité	En accord	Connexité	Bienséant	Bien-fondé
Adhérence	Harmonieux	Homogénéité	Congru	Justesse
Agrégation	Homogène	Agrégation	Convaincant	Convenance
Unité	Logique	Liaison	Convenable	Sagacité
Solidarité	Ordonné	Vraisemblance	Correct	Compétence
Affinité	Rationnel	Union	Dans l'ordre	Accord
Liaison	Suivi	Unité	Fonctionnel	Rapport
Harmonie	Uni	Harmonie	Intelligent	
Ensemble		Rapport	Judicieux	
Logique		Accord	Juste	
Suite		Logique	Perspicace	
		Suite	Ponctuel	
			Sagace	
			Seyant	
			Sortable	
			Séant	
			Topique	
			À propos	

Tableau I.1. *Synonymes de cohésion, cohérent, cohérence, pertinent, pertinence dans le Dictionnaire des synonymes du CRISCO*

21. Dictionnaire électronique des synonymes du CRISCO (50 000 entrées, 200 000 relations synonymiques réciproques), par compilation des articles de sept dictionnaires des synonymes classiques : deux dictionnaires analogiques (le *Grand Larousse* et le *Grand Robert*), deux dictionnaires des synonymes du XIX^e siècle (Lafaye et Guizot) et trois dictionnaires des synonymes du milieu et de la fin du XX^e siècle (Bailly, Bénac et Du Chazaud).

Ces données font apparaître qu'il y a beaucoup plus d'intersections entre les synonymes (en bleu dans le tableau) de *cohésion* et *cohérence*, qu'entre ceux de *pertinence* et *cohérence*. La proximité sémantique entre *cohésion* et *cohérence* ressort d'emblée par le fait que le premier synonyme de *cohésion* est *cohérence* et inversement pour *cohérence*. À quoi on peut ajouter les synonymes : *connexion*, *connexité*, *homogénéité*, *adhérence*, *agrégation* et *liaison* qui ont trait à la composition de parties dans un tout et aux liens de solidarités qu'elles entretiennent. Les synonymes de *pertinent* et *pertinence* se recoupent, mais seuls *accord* et *rapport* figurent aussi sous *cohérence* de même que *dans l'ordre* et que l'on retrouve avec *ordonné* sous *cohérent*. Il n'y a aucun lien en revanche entre les synonymes de *pertinent* et *pertinence* et ceux de *cohésion*.

Les synonymes de *pertinent* et *pertinence* tournent autour de l'idée d'appropriation, d'opportunité et de ce qui peut être judicieux, avec des extensions à la fois du côté de l'intelligence et de la bienséance, champs qui ne sont pratiquement pas représentés pour *cohérent*, *cohérence* et *cohésion*. L'adjectif *pertinent* concerne la façon dont telle entité s'inscrit dans une situation ou dont tel comportement s'ajuste aux circonstances dans lesquelles il a lieu. L'adjectif *cohérent* s'applique par excellence aux collectivités, aux familles, assemblées, équipes, clubs de toutes sortes, mais aussi aux partis politiques, aux gouvernements, et, par extension, aux politiques qu'ils préconisent, aux programmes qu'ils prônent et aux décisions qu'ils prennent²².

Rien de plus banal que de parler au singulier de la cohérence d'un ensemble architectural, de la cohésion d'une équipe de sport, ou de la pertinence d'une décision. La pluralisation est en revanche impossible : « les cohérences, cohésions, pertinences de X » sont linguistiquement inacceptables. Cohérence, cohésion et pertinence se prêtent par ailleurs à des emplois comme « génitif de qualité » (Flaux et Van de Velde [FLA 00]) dont le régime nominal est indéfini, singulier, comme dans : *cet ensemble architectural est d'une grande cohérence, cette équipe de sport est d'une cohésion à toute épreuve, cette décision est d'une pertinence indiscutable.*

22. Ces commentaires sont confirmés par les données du *Corpus Historique de la Presse Française* accessible sur la plateforme BTLC (voir note de bas de page 20). De ces données il ressort que les noms co-occurents les plus fréquents à gauche des adjectifs *pertinent* et *cohérent* sont très différents. Dans *Le Monde*, avec *pertinent*, aucun nom n'émerge ni avant ni après. Avec *cohérent* on trouve avant : *politique*, *ensemble*, *majorité*, *projet*, *stratégie*, *plan*, *programme*, *façon* et *décision* dont la plupart implique des parties composantes. De même, dans le corpus *Le Figaro* où l'on retrouve pour *cohérent* les noms *politique*, *projet*, *stratégie*, *système*, *programme*, qui contrastent avec les noms *indication*, *réponse*, *information*, *analyse* pour l'adjectif *pertinent*.

Les contraintes linguistiques pesant sur ces emplois sont très fortes : impossible de dire par exemple *cet ensemble architectural est d'une cohérence* avec un nom nu.

Pour expliquer que certains noms de propriété²³ se prêtent à des emplois de génitif de qualité, il faut remonter au fait que les noms de propriété dénotent des massifs. Les noms *pertinence*, *cohérence* et *cohésion* sont, linguistiquement, du même acabit que les noms dénotant des substances comme le beurre, le sable, ou l'argent, etc. Ils n'ont pas plus de limite interne que ces substances. Avec les noms de matière, le transfert du massif au comptable est toujours possible, par conditionnement (*du beurre > une plaquette de beurre*). La même opération est évidemment impossible avec les qualités. Le fait toutefois que l'on puisse attribuer une qualité singulière à une entité (*X est d'une beauté inimaginable*), à défaut d'attribuer à X une sous-espèce de beauté, implique forcément de délimiter la beauté en question. Le bornage n'est pas quantitatif (comme c'est le cas avec les plaquettes de beurre) mais qualitatif et intensif : il découle, expliquent Flaux et Van de Velde [FLA 00] du degré avec lequel la qualité s'applique au porteur. Comme toutefois les modificateurs des génitifs de qualité ne sont pas forcément scalaires (*X être d'une beauté mélancolique*), Kleiber [KLE 13a, KLE 13b, KLE 14] préfère parler d'« occurrences qualitatives » et insiste sur l'inaliénabilité de ces qualités. L'idée générale étant de faire valoir que ce sont les porteurs qui instancient une occurrence originale de la qualité en question, chacun ou chacune l'incarnant d'une façon particulière.

Partant de là, on comprend déjà un peu mieux que la pluralisation soit impossible. On ne voit en effet pas du tout comment une entité X pourrait incarner plusieurs occurrences de beauté, ni non plus, comment elle pourrait instancier telle ou telle qualité de non-beauté. Rien n'empêche bien sûr de dire de X qu'il ou elle est ou serait d'une *laideur incroyable* ou *sinistre*, et donc qu'il ou elle incarne ou incarnerait une occurrence singulière d'une qualité négative. Ce que l'on veut dire par non-qualité, c'est que l'on ne voit pas comment une entité pourrait instancier une occurrence de non-beauté, dans le sens de : « toutes les qualités autres que la beauté ». L'incarnation des qualités ne peut se concevoir que positivement et spécifiquement : si une entité instancie une qualité, cela présuppose que celle-ci n'est pas quelconque (d'où la nécessité d'associer un modificateur au nom de qualité) et qu'elle est effectivement satisfaite par le porteur à qui on l'attribue.

Cette analyse se heurte toutefois au fait que le français, ainsi que d'autres langues, offre des adjectifs privatifs comme *incohérent* et *impertinent*, qui par nominalisation donnent *incohérence* et *impertinence*. S'il est vrai que *impertinent* et

23. Sur les propriétés et les particuliers abstraits, voir Nef [NEF 05, NEF 09].

impertinence ne sont plus employés aujourd'hui dans le sens d'« inapproprié », mais seulement pour qualifier l'arrogance ou l'incorrection de certains comportements, il n'en reste pas moins que *incohérence* est très courant comme antonyme de *cohérence*. À quoi il faut encore ajouter que *incohérence* se prête à des emplois comme nom comptable (*Il y a une/trois/des/plusieurs incohérences dans votre copie*), ce qui est absolument impossible avec *cohérence* (**Il y a une/trois/des/plusieurs cohérences dans votre copie*).

Pourquoi les incohérences seraient-elles dénombrables, au contraire des cohérences qui ne le seraient pas ? La question ne se pose évidemment pas qu'à propos des (*in*)cohérence(s). Avant de chercher à expliquer ce qui peut se passer plus précisément avec ces emplois, il n'est pas inutile, d'une part, de vérifier qu'ils se comportent bien ainsi que l'on vient de l'indiquer, et, d'autre part, de comparer leur comportement sous négation et pluralisation avec celui de termes plus ou moins proches.

Les données figurant dans les tableaux I.2 et I.3 sont tirées du *Corpus historique de la presse française* accessible sur la plateforme BTLC, en l'occurrence des corpus *Le Figaro* (2002) et *Le Monde* (2002).

	<i>Le Figaro</i> (2002)		<i>Le Monde</i> (2002)	
	Fréquence absolue	Fréquence relative	Fréquence absolue	Fréquence relative
Mots	152 485 945	100 000 000	147 230 735	100 000 000
Incohérence	49	32	47	32
Incohérences	46	30	70	48
Cohérence	413	271	502	341
Cohérences	1	1	2	1
Impertinence	34	22	36	24
Impertinences	3	2	3	2
Pertinence	203	133	264	179
Pertinences	1	1	0	0

Tableau I.2. *Fréquence des termes (in)cohérence(s) et (im)pertinence(s) dans Le Figaro et Le Monde (2002)*

Ces données confirment que les emplois de *cohérences* et de *pertinences* (au pluriel) sont l'exception, au contraire des emplois au singulier qui sont les plus attestés (deux fois plus de *cohérence* que de *pertinence*). *Incohérence* au singulier est beaucoup moins fréquent que *cohérence* mais il est bien attesté. Au pluriel, *incohérences* est plus fréquent que *incohérence*, ce qui contraste avec *cohérences* qui n'est pratiquement pas attesté.

	<i>Le Figaro (2002)</i>		<i>Le Monde (2002)</i>	
	Fréquence absolue	Fréquence relative	Fréquence absolue	Fréquence relative
Mots	152 485 945	100 000 000	147 230 735	100 000 000
Inconsistance	7	5	13	9
Inconsistances	0	0	1	1
Consistance	61	40	75	51
Consistances	1	1	1	1
Incongruité	21	14	37	25
Incongruités	0	0	7	5
Congruité	0	0	0	0
Congruence	0	0	0	0
Congruités	0	0	0	0
Congruences	0	0	0	0
Inconséquence	21	14	23	16
Inconséquences	3	2	6	4
Conséquence	1 200	787	1 042	708
Conséquences	1 839	1 206	2 096	1 424

Tableau I.3. Fréquence des termes (*in*)consistance(s), (*in*)congruité(s) (*in*)conséquence(s) dans *Le Figaro* et *Le Monde* (2002)

La série (*in*)conséquence(s) se différencie radicalement des autres par la fréquence très élevée des emplois de *conséquence* au singulier et surtout au pluriel. Les séries (*in*)consistance(s) et (*in*)congruité(s)/(*in*)congruence(s) sont proches sauf que *congruité* et *congruence* au singulier et au pluriel ne sont pas attestés dans notre

corpus. Ces deux séries sont plus proches de la série (*im*)*pertinence(s)* que de la série (*in*)*cohérence(s)* qui est la seule dans laquelle les formes préfixées négativement sont bien attestées au singulier mais aussi au pluriel.

Les noms retenus dans le tableau I.3 sont proches morphologiquement, sémantiquement et philologiquement. Ils sont dérivés ou associés à des adjectifs étymologiquement déverbaux.

Comme on l'a relevé au début : *cohérence* vient du latin *cum* (> *co*) + *haerere* (« coller avec », « ensemble »). Le verbe *cohérer* (« faire coller ensemble ») a existé en français (DHLF) mais il n'a pas subsisté. Aujourd'hui, *cohérence* est un nom de qualité, il dénote une propriété qui s'applique uniment à son support, de sorte que la cohérence n'est pas dénombrable. *Incohérences* au pluriel est en revanche possible : les incohérences sont présentées comme des périodes d'intermittence dans lesquelles la qualité positive ne se vérifie pas, ce qui suggère que la cohérence est une qualité attendue, constitutive, par défaut, que l'on s'attend à voir satisfaite.

Le nom *consistance* vient de *cum* (> *co*) + *sistere* (« se tenir ensemble », « se maintenir »), *congruence* vient du verbe latin *congruere* de *cum* (> *co* « ensemble ») + *gruere* (> *ruer*) pour signifier « se rencontrer » puis « être d'accord avec Y », « convenir à Y ». Le nom *congruence* dénote les qualités d'un état statique où X est congruent avec Y, non résultant. Il n'y a pas de verbe *congruer*, donc pas l'idée d'un procès dynamique menant à la congruence/congruité. *Consistance* est dérivé du verbe *consister* mais le nom est très tôt utilisé pour désigner « l'état de ce qui est ferme, solide » (DHLF), l'emploi avec préfixe privatif est repris de l'anglais *inconsistency* au XVIII^e siècle, avec le sens concret « pas de matière », « pas de tenue » jusqu'à « pas de contenu », pour finir par désigner au XX^e siècle, en logique, « une production contradictoire ».

Conséquence vient de *cum* (> *co*) + *sequi* (« ce qui suit ») et sert à parler de situations résultant d'un procès causatif dynamique dont elles sont indétachables (le verbe *consuivre* attesté dès le X^e siècle a disparu au XVI^e, selon le DHLF). Le nom encapsule à la fois le procès conduisant au détachement de la conséquence et à l'état résultant [VEL 18] Le fait qu'il soit pluralisable suggère que la propriété qu'il dénote est limitée aux seules périodes où la cause est effective. Les emplois avec préfixe privatif sont très peu représentés au singulier comme au pluriel, ce qui se comprend assez bien : difficile de concevoir comment une propriété au singulier ou au pluriel pourrait résulter d'une cause non efficiente.

Pertinence qui est formé de *per* (> *par*) et du verbe latin *tenere*, a donné par emprunt *partenir* employé au XII^e siècle et au XVI^e siècle pour signifier « être en rapport de famille, posséder, convenir à » (DHLF). Le nom dénote depuis le

XVI^e siècle le « caractère de ce qui est adapté ou approprié à ». Ces qualités ne sont pas perçues comme résultant d'un procès : la pertinence est une propriété relationnelle de l'entité qui la supporte. Le fait que *impertinence* ne s'emploie plus dans le sens de « non-pertinence » indique que les seules impertinences dénombrables possibles, pour la langue, sont des atteintes aux bienséances. Comme si la pertinence ne laissait plus aucune place, dans le lexique nominal, à la non-pertinence, quoique bien sûr il soit toujours possible avec les adjectifs *pertinent* et *cohérent* d'expliquer que X n'est pas ou non pertinent/cohérent.

Les observations qui précèdent font paraître quelques-unes des préconceptions que le français impose peu ou prou aux sujets qui le parlent. Il en irait évidemment de même avec d'autres langues. Nous avons surtout insisté sur les noms qui sont, parmi les termes du lexique, ceux qui sont les mieux à même de devenir des concepts en philosophie et plus généralement. Les noms en *co(n)* de (< *cum*) comme *cohérence* et *cohésion* sont relationnels et normatifs : X va avec Y parce que X est fait pour aller avec Y dans un certain tout Z. Si X ne va pas avec Y (*incohérence*), la situation devient remarquable et le nom comptable, il désigne les périodes intermittentes au cours desquelles la qualité attendue ne s'est pas appliquée. Les noms de ce type sont proches des noms de faculté [FLA 00] comme la *prudence* qui est innée (réflexe de survie) et de tous les instants, sauf en cas d'imprudences, qui ne manquent pas d'arriver. Le nom *pertinence*, qui comme on l'a rappelé n'est pas tiré exactement du même moule, sert à indiquer que X est approprié dans Y, qu'il est ajusté à Y. Pas besoin avec *pertinence* de concevoir un Z au-dessus de X et Y. Pas de cas de pertinence ou de non-pertinence, pas de normativité, non plus, seulement le fait que telle situation s'accorde ou pas avec telle autre, avec fort heureusement, la faculté que nous avons de les enrichir pour qu'elles s'ajustent au mieux.

1.6. Bibliographie

- [ALS 11] AL-SALEH C., « Paul Grice : la signification sans l'usage », dans S. LAUGIER et S. PLAUD (DIR.), *Lectures de la philosophie analytique*, p. 197-210, Ellipses, Paris, 2011.
- [ARI 10] ARIEL M., *Defining Pragmatics*, Cambridge University Press, Cambridge, 2010.
- [AUS 75] AUSTIN J.L., *How to Do Things With Words*, 2^e édition, Oxford University Press, Oxford, 1975.
- [AUS 79] AUSTIN J.L., *Philosophical Papers*, 3^e édition, Oxford University Press, Oxford, 1979.
- [BAC 64] BACH K., « Conversational Implicature », *Mind and Language*, p. 124-162, 1964.

- [BAR 67] BARTLETT F., *Remembering. A study in experimental and social psychology*, Cambridge University Press, Cambridge, 1967.
- [BAR 93] BARTON S.B., SANFORD A.J., « A case study of anomaly detection: Shallow semantic processing and cohesion establishment », *Memory and Cognition*, vol. 21, p. 477-487, disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.3758/BF03197179>, 1993.
- [BEL 13] BELLERI D., « Meta-representation in utterance comprehension: the case of semantically incomplete expressions », *Journal of Pragmatics*, vol. 57, p. 158-169, 2013.
- [BEZ 02] BEZUIDENHOUT A., COOPER CUTTING J., « Literal meaning, minimal propositions, and pragmatic processing », *Journal of Pragmatics*, vol. 34, p. 433-456, disponible à l'adresse : [https://doi.org/10.1016/S0378-2166\(01\)00042-X](https://doi.org/10.1016/S0378-2166(01)00042-X), 2002.
- [BOL 05] BOLTE A., GOSCHKE T., « On the speed of intuition: Intuitive judgments of semantic coherence under different response deadlines », *Memory and Cognition*, vol. 33, p. 1248-1255, 2005.
- [BRO 11] VAN DEN BROEK P., BOHN-GETTLER P., KENDEOU P., CARLSON S., WHITE M., « When a reader meets a text: The role of standards of coherence in reading comprehension », dans M.T. MCCRUDDEN, J.P. MAGLIANO et G. SCHRAW (DIR.), *Text relevance and learning from text*, p. 123-139, Information Age Publishing, Charlotte, 2011.
- [BRO 17] VAN DEN BROEK P., HELDER A., « Cognitive Processes in Discourse Comprehension: Passive Processes, Reader-Initiated Processes, and Evolving Mental Representations », *Discourse Processes*, vol. 54, 2017.
- [CAR 97] CARSTON R., « Enrichment and loosening: Complementary processes in deriving the proposition expressed », *Linguistische Berichte*, p. 103-127, 1997.
- [CAR 02] CARSTON R., « Linguistic Meaning, Communication Meaning and Cognitive Pragmatics », *Mind and Language*, p. 127-148, 2002.
- [CAR 08] CARSTON R., « Relevance Theory and the Saying/Implicating Distinction », dans L.R. HORN et G. WARD (DIR.), *The Handbook of Pragmatics*, p. 633-656, Blackwell, Oxford, 2008.
- [CHA 02] CHAROLLES M., LAMIROY B., « Syntaxe phrastique et transphrastique : du but au résultat », dans H. NOLKE et H.L. ANDERSEN (DIR.), *Macrosyntaxe et Macrosémantique*, p. 383-419, Peter Lang, Berne, 2002.
- [CHA 14] CHAROLLES M., « Annotation des expressions référentielles et profondeur de traitement », dans M. FOSSARD et M.-J. BEGUELIN (DIR.), *Nouvelles perspectives sur l'anaphore. Points de vue linguistique, psycholinguistique et acquisitionnel*, p. 55-98, Peter Lang, Berne, 2014.

- [COO 14] COOK A.E., « Processing anomalous anaphors », *Memory Cognition*, vol. 42, p. 1171-1185, disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.3758/s13421-014-0415-0>, 2014.
- [DAV 89] DAVIDSON D., « A Coherence Theory of Truth and Knowledge », dans E. LEPORE (DIR.), *Truth and Interpretation. Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, p. 307-319, Blackwell, Londres, 1989.
- [DAV 01] DAVIDSON D., *Inquiries into Truth and Interpretation*, 2^e édition, Oxford University Press, Oxford, 2001.
- [DIW 14] DIWERSY S., Corpus diachronique de la presse française : base textuelle créée dans le cadre du projet ANR-DFG PRESTO, Institut des langues romanes, Université de Cologne, 2014.
- [ERI 81] ERICKSON T.D., MATTSON M.E., « From words to meaning: A semantic illusion », *Journal of Verbal Learning and Verbal Behavior*, vol. 20, p. 540-551, disponible à l'adresse : [https://doi.org/10.1016/S0022-5371\(81\)90165-1](https://doi.org/10.1016/S0022-5371(81)90165-1), 1981.
- [FER 02] FERREIRA F., BAILEY K.G.D., FERRARO V., « Good-Enough Representations in Language Comprehension », *Current Directions in Psychological Science*, vol. 11, p. 11-15, 2002.
- [FER 18] FERREIRA F., CHANTAVARIN S., « Integration and Prediction in Language Processing: A Synthesis of Old and New », *Current Directions in Psychological Science*, vol. 27, p. 443-448, 2018.
- [FER 01] FERSTL E.C., VON CRAMON Y., « The role of coherence and cohesion in text comprehension: an event-related fMRI study », *Cognitive Brain Research*, p. 325-340, 2001.
- [FER 10] FERSTL E.C., « Neuroimaging of text comprehension: Where are we now? », *Italian Journal of Linguistics – Rivista di Linguistica*, vol. 22, p. 61-89, 2010.
- [FLA 00] FLAUX N., VAN DE VELDE D., *Les noms en français. Esquisse de classement*, Ophrys, Paris, 2000.
- [FOU 62] FOULQUIE P., *Dictionnaire de la langue philosophique*, PUF, Paris, 1962.
- [FRA 78] FRAZIER L., FODOR J.D., « The sausage machine: A new two-stage parsing model », *Cognition*, vol. 6, p. 291-325, disponible à l'adresse : [https://doi.org/10.1016/0010-0277\(78\)90002-1](https://doi.org/10.1016/0010-0277(78)90002-1), 1978.
- [GAR 87] GARNHAM A., *Mental models as representation of discourse and texts*, John Wiley and Sons, Hellis Horwood, 1987.
- [GER 90] GERNSBACHER A.M., *Language comprehension as structure building*, Lawrence Erlbaum Associates Publishers, Hillsdale, 1990.

- [GER 13] GERNSBACHER A.M., KASHAK M.P., « Text Comprehension », dans D. REISBERG (DIR.), *The Oxford Handbook of Cognitive Psychology*, p. 462-474, Oxford University Press, Oxford, 2013.
- [GER 89] GERRIG R., « The time course of sense creation », *Memory and Cognition*, p. 194-207, 1989.
- [GIB 97] GIBBS R., « Pragmatics in understanding what is said », *Cognition*, vol. 62, p. 51-74, disponible à l'adresse : [https://doi.org/10.1016/S0010-0277\(96\)00724-X](https://doi.org/10.1016/S0010-0277(96)00724-X), 1997.
- [GIB 02] GIBBS JR. R.W., « A new look at literal meaning in understanding what is said and implicated », *Journal of Pragmatics*, vol. 34, p. 457-486, disponible à l'adresse : [https://doi.org/10.1016/S0378-2166\(01\)00046-7](https://doi.org/10.1016/S0378-2166(01)00046-7), 2002.
- [GOD 04] GODIN C., *Dictionnaire de philosophie*, Éditions du Temps, Paris, 2004.
- [GRI 69] GRICE H.P., « Utterer's Meaning and Intention », *The Philosophical Review*, vol. 78, n° 147, disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.2307/2184179>, 1969.
- [GRI 79] GRICE H.P., « Logic and Conversation », *Communications*, vol. 79, p. 57-72, 1979.
- [GRI 89] GRICE H.P., *Studies in the way of words*, Harvard University Press, Cambridge, 1989.
- [HIN 88] HINTZMAN D.L., « Judgments of frequency and recognition memory in a multiple-trace memory model », *Psychological Review*, vol. 95, p. 528-551, disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1037/0033-295X.95.4.528>, 1988.
- [ISB 13] ISBERNER M.-B., RICHTER T., « Can readers ignore implausibility? Evidence for nonstrategic monitoring of event-based plausibility in language comprehension », *Acta Psychologica*, vol. 142, p. 15-22, disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1016/j.actpsy.2012.10.003>, 2013.
- [JAK 63] JAKOBSON R., *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, Paris, 1963.
- [JAS 19a] JASZCZOLT K.M., « Rethinking being Gricean: New challenges for metapragmatics », *Journal of Pragmatics*, vol. 145, p. 15-24, disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2019.01.024>, 2019.
- [JAS 19b] JASZCZOLT K.M., « Semantics and Pragmatics: The Boundary Issue », dans K. VON HEUSINGER, P. PORTNER et C. MAIENBORN (DIR.), *Semantics: An International Handbook of Natural Language Meaning*, de Gruyter, Berlin, 2019.
- [JOH 83] JOHNSON-LAIRD P.N., *Mental Models*, Cambridge University Press, Cambridge, 1983.

- [KAR 16] KARIMI H., FERREIRA F., « Good-enough linguistic representations and online cognitive equilibrium in language processing », *Quarterly Journal of Experimental Psychology*, vol. 69, p. 1013-1040, disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1080/17470218.2015.1053951>, 2016.
- [KIN 78] KINTSCH W., VAN DIJK T.A., « Toward a model of text comprehension and production », *Psychological Review*, p. 363-374, 1978.
- [KIN 88] KINTSCH W., « The Role of Knowledge in Discourse Comprehension: A Construction-Integration Model », *Psychological Review*, vol. 95, p. 163-182, 1988.
- [KIR 92] KIRKHAM R.L., *Theories of truth*, MIT Press, Cambridge, 1992.
- [KLE 13a] KLEIBER G., « L'opposition nom massif/nom comptable et la notion d'occurrence », *Cahiers de lexicologie*, vol. 103, n° 2, p. 85-106, 2013.
- [KLE 13b] KLEIBER G., « À la recherche de l'intensité », *Langue Française*, vol. 177, p. 63-76, 2013.
- [KLE 14] KLEIBER G., « Massif, comptable et noms de propriété », *Langue Française*, vol. 183, p. 71-86, 2014.
- [KOR 16] KORAT A., ADIV S., « The Self-Consistency Theory of Subjective Confidence », dans J. DUNLOSKY et S.K. TAUBER (DIR.), *The Oxford Handbook of Metamemory*, p. 127-148, Oxford University Press, Oxford, 2016.
- [KUP 07] KUPERBERG, « Neural mechanisms of language comprehension: Challenges to syntax », *Brain Research*, p. 23-49, 2007.
- [LAU 11] LAUGIER S., AL-SALEH C. (DIR.), *John L. Austin et la philosophie du langage ordinaire*, Olms, Hildesheim, 2011.
- [LEH 97] LEHRER K., *Self-Trust. A Study of Reason, Knowledge, and Autonomy*, Oxford University Press, Oxford, 1997.
- [LEV 83] LEVINSON S., *Pragmatics*, Cambridge University Press, Cambridge, 1983.
- [MAZ 11] MAZZONE M., « Schemata and associative processes in pragmatics », *Journal of Pragmatics*, p. 2148-2159, 2011.
- [MCD 96] MCDOWELL J., *Mind and World*, Harvard University Press, Cambridge, 1996.
- [MED 62] MEDNICK S.A., « The associative basis of the creative process », *Psychological Review*, p. 220-232, 1962.
- [MER 09] MERCIER H., SPERBER D., « Intuitive and reflective inferences », dans J.S.B.T. EVANS et K. FRANKISH (DIR.), *Two Minds: Dual Processes and Beyond* p. 149-170, Oxford University Press, Oxford, 2009.
- [MOE 94] MOESCHLER J., REBOUL A., *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Le Seuil, Paris, 1994.

- [MOO 18] VAN MOORT M., KOORNNEEF A., VAN DEN BROEK P., « Validation: Knowledge and Text based Monitoring During Reading », *Discourse Processes*, vol. 55, p. 480-496, 2018.
- [NEF 05] NEF F., *Les Propriétés des choses*, Vrin, Paris, 2005.
- [NEF 09] NEF F., *Petit traité d'ontologie pour les non philosophes et les philosophes*, Gallimard, Paris, 2009.
- [NIE 06] NIEULAND M., VAN BERKUM JOS J.A., « When peanuts fall in love N400 evidence for the power of discourse », *Journal of Cognitive Neuroscience*, vol. 18, 2006.
- [NUN 78] NUNBERG G., *The pragmatics of reference*, Indiana University Linguistic Club, Bloomington, 1978.
- [OBR 92] O'BRIEN E.J., ALBRECHT J.E., « Comprehension strategies in the development of a mental model », *Journal of Experimental Psychology: Learning, Memory, and Cognition*, vol. 18, p. 777-784, disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1037/0278-7393.18.4.777>, 1992.
- [OBR 98] O'BRIEN E.J., RIZZELA M.L., ALBRECHT J., HALLERAN J.G., « Updating a situation model: Amemory-based text processing view », *Journal of Experimental Psychology Learning, Memory, and Cognition*, p. 1200-1210, 1998.
- [OBR 16] O'BRIEN E.J., COOK A., « Separating the Activation, Integration, and Validation Components of Reading », dans B.H. ROSS (DIR.), *Psychology of Learning and Motivation*, p. 249-276, Elsevier, Londres, 2016.
- [PER 14] PERFETTI C.A., STAFURA J.Z., « Word Knowledge in a Theory of Reading Comprehension », *Scientific Studies of Reading*, vol. 18, p. 22-37, disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1080/10888438.2013.827687>, 2014.
- [PER 15] PERFETTI C.A., STAFURA J.Z., « Comprehending implicit meanings in text without making inferences. Inferences during Reading », dans E.J. O'BRIEN, A.E. COOK et R.F. LORCH (DIR.), *Inferences during reading*, p. 1-18, Cambridge University Press, Cambridge, disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1017/CBO9781107279186.002>, 2015.
- [POR 52] POROT A., *Manuel alphabétique de psychiatrie*, PUF, Paris, 1952.
- [PRO 07] PROUST J., « Metacognition and metarepresentation: is a self-directed theory of mind a precondition for metacognition? », *Synthese*, vol. 159, p. 271-295, disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1007/s11229-007-9208-3>, 2007.
- [RAP 05] RAPP D.L., VAN DEN BROEK P.W., « Dynamic Text Comprehension An Integrative View of Reading », *Current Directions in Psychological Science*, vol. 14, p. 276-279, 2005.
- [REC 89] RECANATI F., « The Pragmatics of What is Said », *Mind and Language*, vol. 4, p. 285-329, 1989.

- [REC 07] RECANATI F., *Le sens littéral – Langage, contexte, contenu*, Éditions de l'éclat, Paris-Tel Aviv, 2007.
- [RIC 15] RICHTER T., « Validation and Comprehension of Text Information: Two Sides of the Same Coin », *Discourse Processes*, vol. 52, p. 337-355, 2015.
- [SEA 69] SEARLE J., *Speech acts. An essay in the Philosophy of Language*, Cambridge University Press, Cambridge, 1969.
- [SEA 82] SEARLE J., *Sens et Expression*, Éditions de Minuit, Paris, 1982.
- [SIN 19] SINGER M., « Challenges in Processes of Validation and Comprehension », *Discourse Processes*, vol. 56, p. 465-483, 2019.
- [SPE 86] SPERBER D., WILSON D., *Relevance. Communication and Cognition*, Blackwell, Oxford, 1986.
- [STE 15] STERNAU M., ARIEL M., GIORA R., FEIN O., « Levels of interpretation: New tools for characterizing intended meanings », *Journal of Pragmatics*, vol. 84, p. 86-101, 2015.
- [TAP 07] TAPIERO I., *Situation Models and Levels of Coherence – Toward a Definition of Comprehension*, Laurence Erlbaum Pub. Company, Londres, 2007.
- [TRA 00] TRAVIS C., *Unshadowed Thought. Representation in Thought and Language*, Harvard University Press, Cambridge, 2000.
- [VAN 04] VAN BERKUM J.J.A., « Sentence comprehension in a wider discourse: can we use ERPs to keep track of things? », dans M. CARREIRAS, C. CLIFTON JR (DIR.), *The On-Line Study of Sentence Comprehension: Eye Tracking, ERPs and Beyond*, p. 229-270, Psychology Press, New York, 2004.
- [VAN 08] VAN BERKUM J.J.A., « Understanding Sentences in Context: What Brain Waves Can Tell Us », *Curr. Dir. Psychol. Sci.*, vol. 17, p. 376-380, disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.1111/j.1467-8721.2008.00609.x>, 2008.
- [VEL 18] VAN DE VELDE D., *Faits et causes*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2018.
- [WIL 12] WILSON D., SPERBER D., *Meaning and Relevance*, Cambridge University Press, Cambridge, 2012.
- [ZWA 95] ZWAAN R., LANGSTON W., GRAESSER A., « The construction of situation models in narrative comprehension. An event-indexing model », *Psychological Science*, vol. 6, p. 292-297, 1995.
- [ZWA 98] ZWAAN R., RARDVANSKY G.A., « Situation models in language comprehension and memory », *Psychological Bulletin*, p. 162-185, 1998.
- [ZWA 06] ZWAAN R., RAPP D.L., « Discourse Comprehension », dans M.J. TRAXLER et M.A. GERNESBACHER (DIR.), *Handbook of Psycholinguistics*, p. 725-764, Amsterdam, 2006.

I.6.1. Dictionnaires et ressources

DUBOIS J., LAGANE R., NIOBEY G., CASALIS D., CASALIS J., MESCHONNIC H. (DIR.), *Dictionnaire du français contemporain (DFC)*, Larousse, Paris, 1971.

MARTIN R. (DIR.), *Dictionnaire du Moyen Français (DMF)*, disponible à l'adresse : <http://www.atilf.fr/dmf/>.

REY A. (DIR.), *Dictionnaire historique de la langue française (DHLF)*, Le Robert, Paris, 2006.

TRÉSOR DE LA LANGUE FRANÇAISE (TLFe). Disponible à l'adresse : <http://atilf.atilf.fr/>.